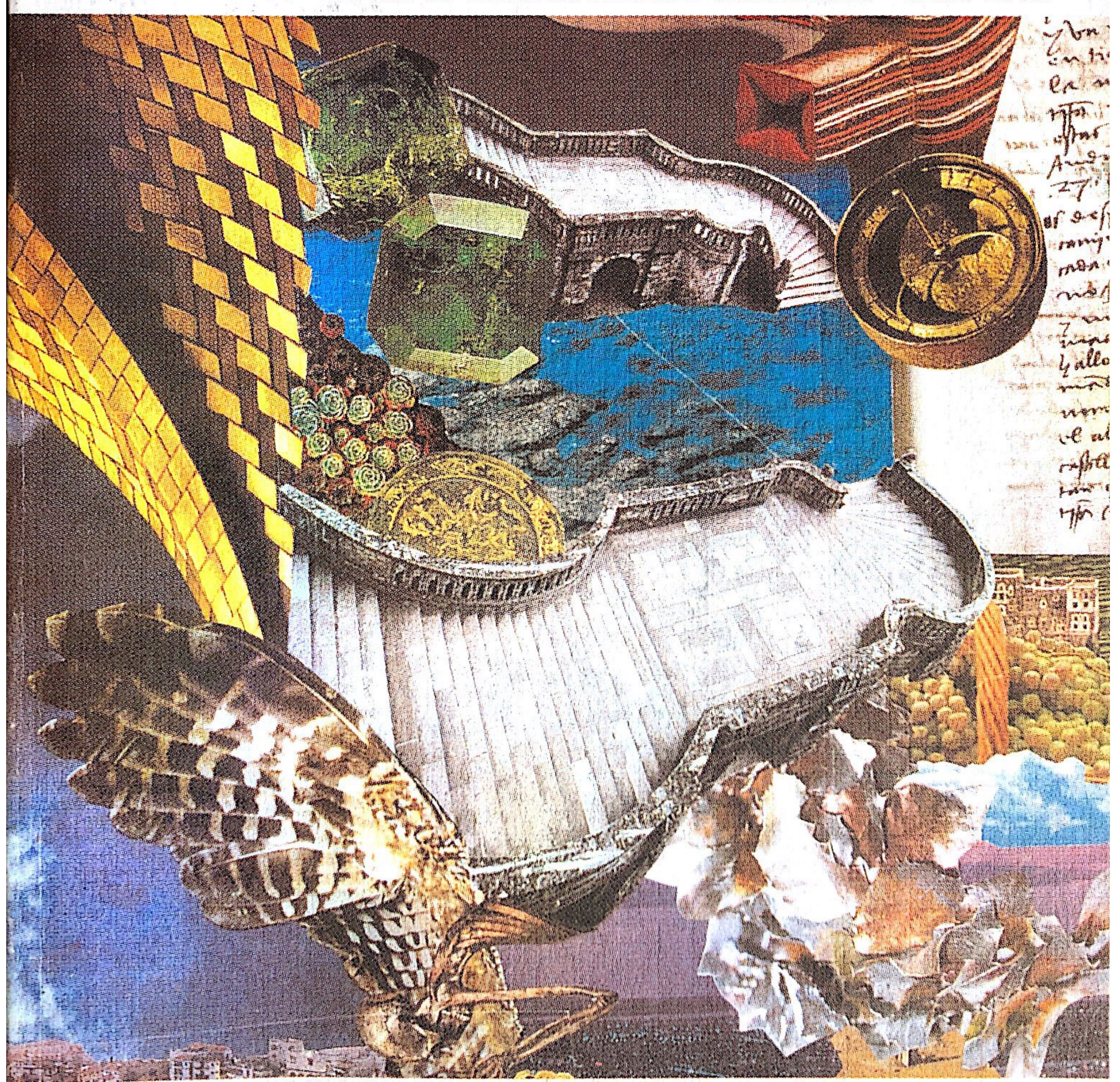
feuxfollets

Revue de création littéraire louisianaise - Mars 2002



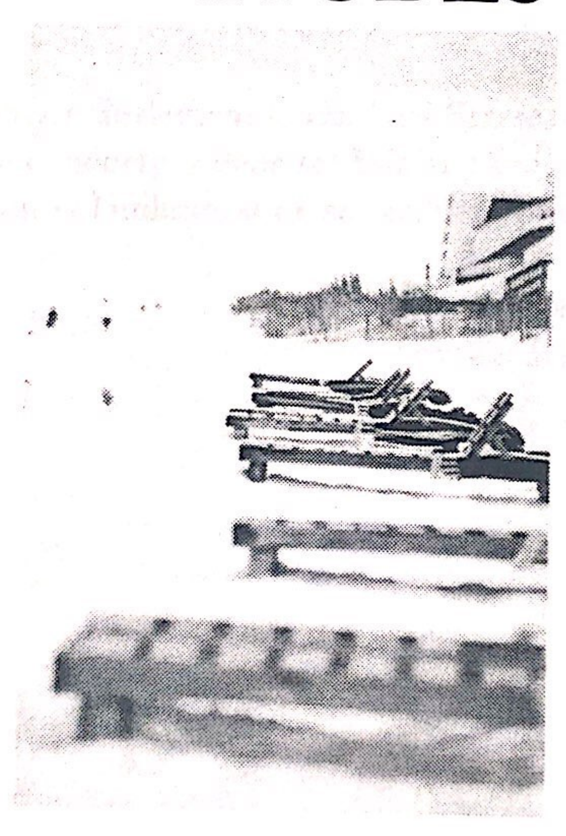
SOLITUDES

Avec Kirby Jambon, Étienne Dugas, Zachary Richard, Jean Arceneaux, May Waggoner, David Cheramie, Abdelhak Serhane, Erik Charpentier, Frédérique Triphon, Hugues Morin, Isabelle Asselin, Christian Hommel

Feuxfollets

Revue de création littéraire louisianaise

SOLITUDES



Éditions Feuxfollets

La revue Feuxfollets est publiée par Les Éditions Feuxfollets.
Pour nous contacter, prière d'adresser vos envois à :

Feuxfollets
P.O. Box 43331
Lafayette, LA
70504
feuxfollets@louisiana.edu

Collage de couverture : Lacey Dupré

Remerciements

Les Éditions Feuxfollets tiennent à remercier Le Codofil pour son aide financière et son soutien poétique. La littérature ne se fait pas d'elle-même et le paysage imaginaire repose sur quelques pilotis.

Le support de Barry Jean Ancelet, directeur du Département des Langues Modernes de l'Université de la Louisiane à Lafayette, a également permis —une fois de plus— la réalisation de ce recueil. Un grand merci, de même, à Julie Cavalier.

Nous remercions finalement le Dr. Carl Brasseaux qui nous a pendant quelques jours hébergés dans ses bureaux tout en nous permettant la consultation et l'utilisation de ses archives photographiques privées.

Erik Charpentier
Christian Hommel

Mot des éditeurs

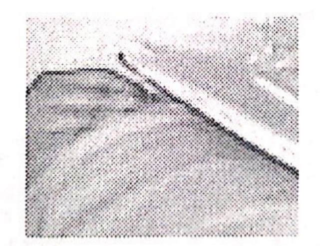
La nouvelle revue Feuxfollets intitulée *Solitudes* regroupe des poèmes et des nouvelles d'auteurs dont la langue d'usage est le français et l'anglais. Cette édition est tournée vers l'ailleurs —tout en étant inscrite dans l'ici— et se veut une aire de repos où convergent les imaginaires.

Christian Hommel
Erik Charpentier
Mardi Gras, 2002

Étienne Dugas



Mo té là au début
En portant mon corps noir
Et mes ailes blanches
Je ne savais pas que j'étais malin



Etienne Dugas

De retour en Louisiane après une absence de quelques années, j'assiste à une soirée littéraire chez Mathé Allain où je fais la connaissance d'un jeune homme charmant et d'esprit très doux. Il s'appelle Etienne Dugas et je deviens tout de suite une de ses amies.

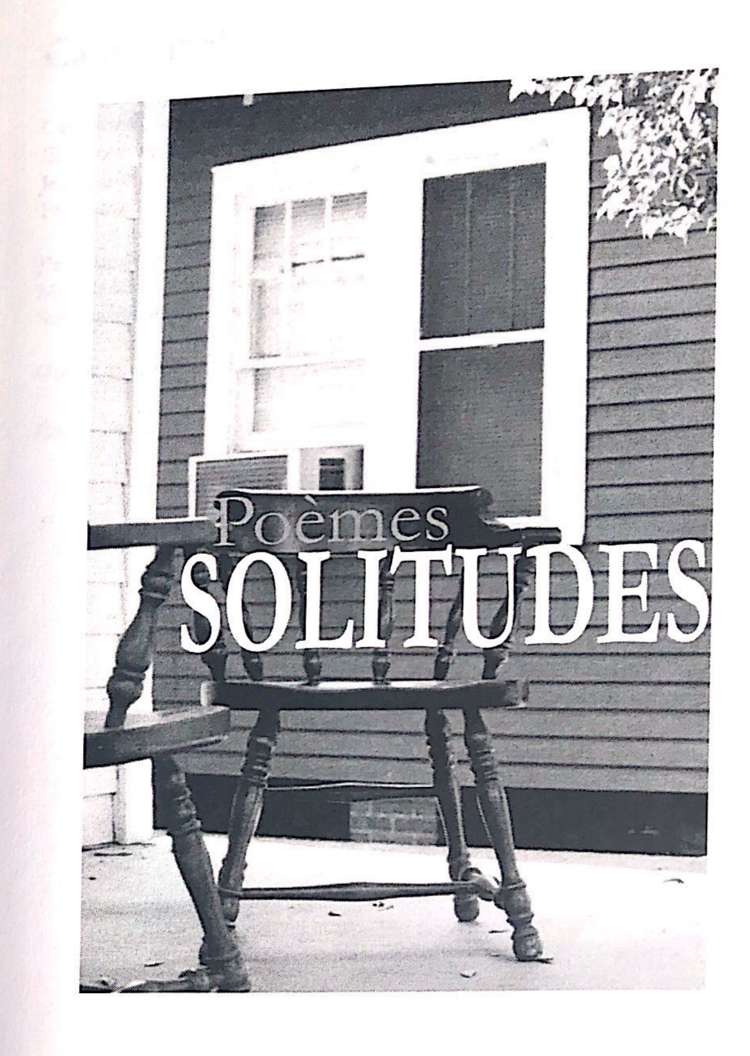
Un peintre doué d'une intuiton extraordinaire, il donnait forme à l'imaginaire des Créoles et des Cadiens comme peu d'autres l'ont fait.

Les dernières années de sa vie, Etienne s'est révélé comme un poète également sensible aux nuances sémantiques et symboliques de la langue Créole.

C'est avec grand plaisir que j'ai accepté l'invitation des rédacteurs de Feuxfollets d'écrire l'introduction de ce numéro que tout le monde s'accorde à dédier à Etienne.

Chez Etienne, on a vu un des anges du Bon Dieu. Le sien était un esprit trop fin pour ce monde souvent cruel où on vit. Etienne Dugas a fait le passage un peu plus facile pour tous ceux et celles qui le connaissaient. Il va nous manquer.

D.J. Clifton
Lafayette, 6 décembre 2001



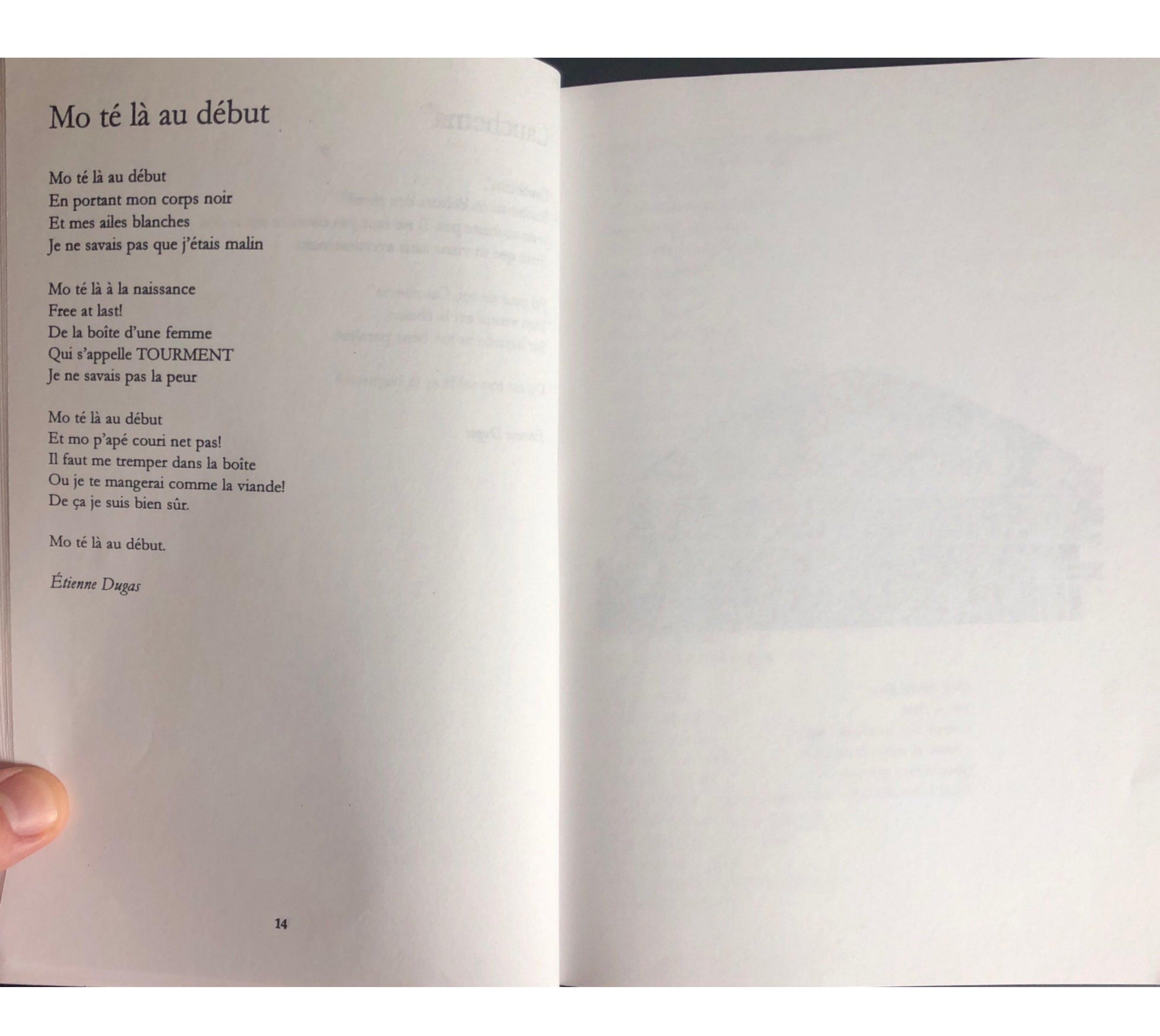
Cauchema'

Cauchema',
Existes-tu en dehors des rêves?
Je ne souhaite pas. Il ne faut pas coucher sur le dos
Parce que tu viens sans avertissement.

J'ai peur de toi, Cauchema'.
Mon ventre est la chaise
Sur laquelle tu me tiens paralysé.

Où est ton sable et ta baguette?

Étienne Dugas



Mo té là au début

Mo té là au début
En portant mon corps noir
Et mes ailes blanches
Je ne savais pas que j'étais malin

Mo té là à la naissance
Free at last!
De la boîte d'une femme
Qui s'appelle TOURMENT
Je ne savais pas la peur

Mo té là au début
Et mo p'apé couri net pas!
Il faut me tremper dans la boîte
Ou je te mangerai comme la viande!
De ça je suis bien sûr.

Mo té là au début.

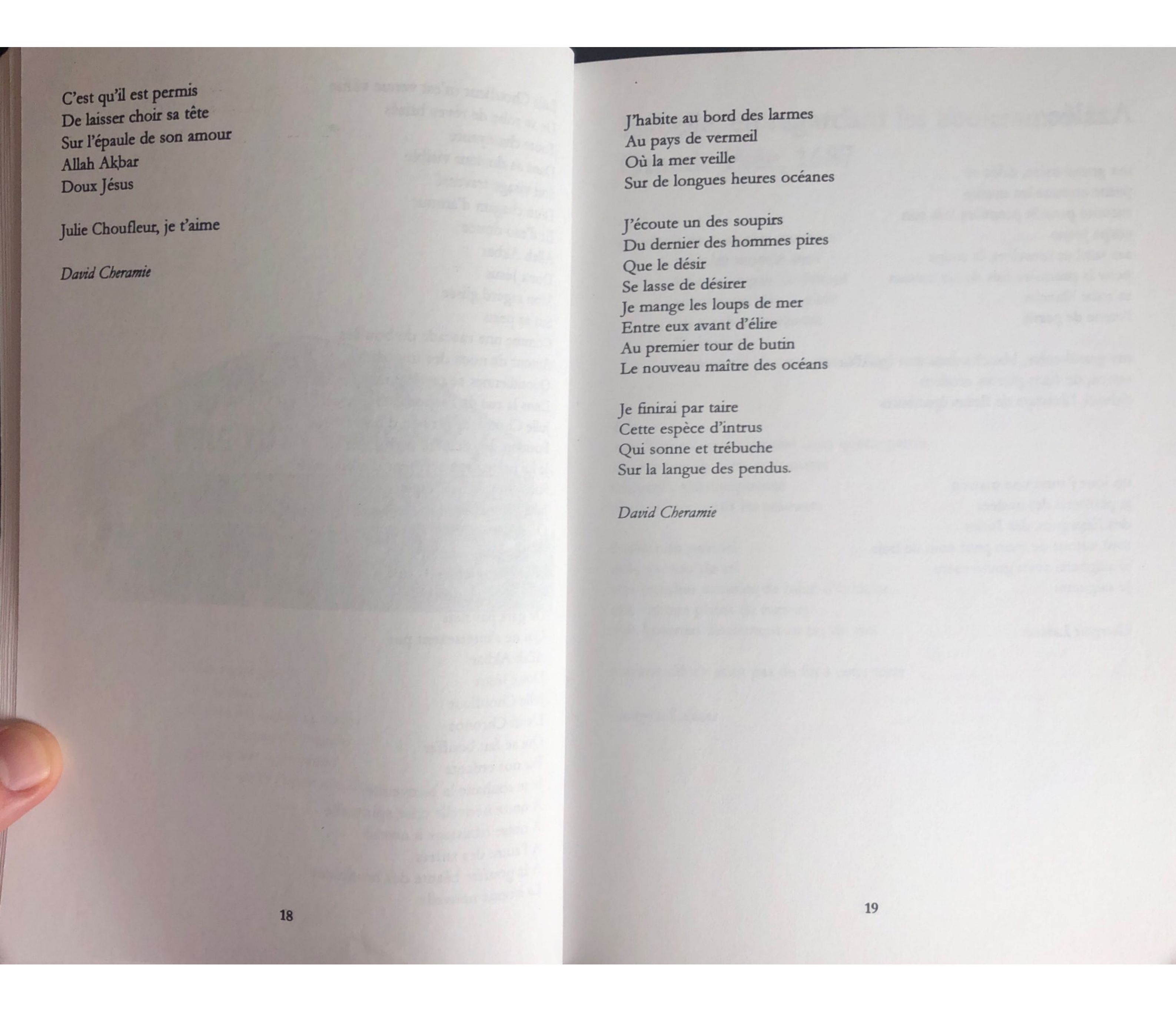
Étienne Dugas



Mon regard glisse
Sur sa peau
Comme une cascade de boucles
Autour de nous des tragédies
Quotidiennes se promènent
Dans la rue de l'espoir sans espoir

Julie Choufleur m'est venue vêtue
De sa robe de rêves brisés
Toute chatoyante
Dans sa douleur visible
Son visage traversé
D'un chagrin d'amour
Et d'eau douce
Allah Akbar
Doux Jésus
Mon regard glisse
Sur sa peau
Comme une cascade de boucles
Autour de nous des tragédies
Quotidiennes se promènent
Dans la rue de l'espoir sans espoir
Julie Choufleur est née d'une fausse
Position de la cuisse de Jupiter
Je lui prête mon serment d'allégeance
Sur le monts de Vénus
Julie Choufleur
On a juste ce baiser
Entre nous
Les hétérotextuels
Entre nos planètes
De gars pas nets
Qui ne s'intersexent pas
Allah Akbar
Doux Jésus
Julie Choufleur
L'anti-Chronos
Qui se fait bouffer
Par nos enfants
Je te souhaite la bienvenue
À notre nouvelle crise spirituelle
À notre tabassage à niveau
À l'autre des enfers
À la gouffre béante des béatitudes
La bonne nouvelle

Scanned with CamScanner



C'est qu'il est permis
De laisser choir sa tête
Sur l'épaule de son amour
Allah Akbar
Doux Jésus

Julie Choufleur, je t'aime

David Cheramie

J'habite au bord des larmes
Au pays de vermeil
Où la mer veille
Sur de longues heures océanes

J'écoute un des soupirs
Du dernier des hommes pires
Que le désir
Se lasse de désirer
Je mange les loups de mer
Entre eux avant d'élire
Au premier tour de butin
Le nouveau maître des océans

Je finirai par taire
Cette espèce d'intrus
Qui sonne et trébuche
Sur la langue des pendus.

David Cheramie

Azalée

ma grand-mère, ridée et
petite comme les merles
raconte pour la première fois son
corps jeune
ses jambes musclées, le rouge
pour la première fois de ses cuisses
sa robe blanche
l'envie de partir

ma grand-mère, blanche dans son âge d'or
ses os, de fines pierres érodées
dehors, l'écarlate de fleurs épanouies

un jour j'aurai une maison
je planterai des azalées
des Espagnes, des Indes
tout autour de mon petit coin de bois
je saignerai aussi grand-mère
je saignerai

Georgette Leblanc

Isabelle, en regardant les aboiteaux à la Grande Prée, 1687

les arbres ne sont plus sauvages
        mais les mots le sont
        les nuages gris de France
        sont venus hier, la pluie
        est tombée en cendre
        Il pleuvait
        comme s'il n'y avait pas de fin à cette terre

Ici
mes hommes ont retrouvé leurs quatre pattes
ils grimpent la terre avec mains
et orteils, s'accroupissent
pour mieux sentir les courants

l'odeur du pain ici
avec ce vent de sel
nos bouches saturées de bière d'épinette
nos ventres pleins de racines
mes hommes finalement au ras du ciel

comme s'il n'y avait pas de fin à cette terre

Georgette Leblanc

Mayday

la volonté de l'aurore
          et à la santé de la journée,
je travaille de trop,
          mais pas assez, pas autant
pour pas demander la charité,
          pour pas sentir paresseux.

Je tombe de la falaise,
          je fais une grosse erreur,
le bateau est après caler
          à force que je pèche,
je pèche par over-achievement
          par croyance en péché.

Dans mes temps de tracas,
          la Mère Marie à Paul arrive
chanter les sounds of silence
          pendant cette journée à la course
où le meilleur gagne le poisson
          de Christ, de Darwin, d'avril.

O mes chers camarades,
          allons porter le rouge et le noir,
allons créer le paradis terrestre
          se solidariser avec le vert de la mère
et pour toutes les fêtes de l'ambre,
          au secours, venez vite m'aider.

Georgette Leblanc

Qui l'a volé?

J'avais un livre,
couvert en vert et en or,
contenant des images du passé
pas longtemps passé,
des images et des souvenirs pour la jeunesse,
des images de ce qu'on a passé à travers,
par la porte en arrière,
des images et des mémoires
de la tendresse,
de la folie,
de la frustration,
du chemin qu'on a fait.

J'avais un livre que je voulais garder,
une référence
pour les temps de détresse,
les temps de solitude qui viennent,
une map pour montrer
le chemin que j'ai pris.

J'avais un livre que je croyais
personne d'autre voulait,
qui avait pas grande valeur pour eux,
mais pour moi était cher.

J'avais un livre.

Comment ça se fait que je l'ai plus?

Qui c'était,
qui avait une raison,
qui sentait un manque de souvenirs,
un manque de chance,
un manque d'outils pour se défendre
contre les incertitudes de l'avenir,
un manque de possessions de toute valeur,
un manque tout net.

Ou ça se peut que c'est perdu,
c'est parti avec le vent,
ou peut-être
pour quelqu'un d'autre
c'est encore plus cher.

Qui l'a volé?

J'ai la mémoire d'un livre,
couvert en vert et en or...

Kirby Jambon

écrit dessus l'entourage

Garde don'
'garde don'
équel c'est
le boug' qu'a fouillé avec c'tchutchutte là
le fontchaque qu'a chose c't'affaire
là il a flaillé
alright tu dis
c'est yinqu'ein phibie
y a rien à son épreuve
parti en maraudant
apé happer comme ein tayaut.

Comment?

C'est toi vieux
ta'qu'à toi
là t'as fiaqué nèg'
quo' faire t'as fourré ton tchu dans mes affaires
t'as brassé dans ma bomme
mon, j'connais mes oignons
quitte-mon tranquille
t'es tout mêlé
mêlé dans mes drigailles
comme des racatchas dans des arcotchins
comme des collants collés aux piquants
dans eine talle d'éronces qu'a pus d'mûres
pour me faire eine poutine
qui m'faidrait engraisser quand-même.
J'connais asteur
que c'est mon
que j'me trempe dans ein grain au large
j'veux 'oir clair dans la mer
dans l'oeil de l'oragan.

Kirby Jambon

Chiac attack, Jack

(un peuple en deux actes)

- Le way que ça hang
- all mêléed
- moi pis toi
vote chaleur m'étouffe
- cez vous aute I freeze ma couilles off

l'histoire commence
une conversation de météorologie
une référence de scatalogie
un drôle de dialogue,
donc on rit,
on croit qu'on se comprend

- c'est weird comment on se r'ssemble.
- oh if
- écoute maman, trouves-tu pas qu'il parle comme mémère
- I remember ma memère
she would curse dans les deux langages
«god dog moudit merde du diabe de son-a-ba-bitch de moudit»

le dialogue avance
la question de la langue qu'on parle est toujours
au bout de la langue
qui parle toujours le français
quel français parles-tu
un français cassé, le bon français
c'est mignon votre accent

une langue menacée est pleine de références linguistiques
beaucoup plus qu'une langue majoritaire
on s'inquiète de son influence sur la nôtre, sur nous autres
ce n'est pas pareil l'autre manière
we make no faux-pas when we experience déjà vu at a secret rendezvous

- à quelle heure le movie va starter
- quitte-mon check dans la gazette, allons oir...
bèbe, I think we're too late, on peut pas le guetter à soir
- c'est ok, worry pas, on peut le watcher demain

Rap: (Watch out! Guette-toi!
Fais attention!
T'es dans le grand danger,
Ça va te la voler!)

un jeune cadien ne sait pas que sa vraie culture était volée
par la culture matérialiste de laquelle
qu'il cherche d'être partie
un autre jeune cadien chante avec fierté de sa culture
qu'il ne connaît guère dans sa langue
qu'il ne parle pas
une jeune acadienne parle la langue de sa culture de laquelle
elle veut souvent se sauver pour être partie
de cette même culture voleuse
une autre jeune acadienne parle la langue mais c'est différent
que ses grands-parents mais elle est fière de sa culture
mais elle n'est pas certaine qu'elle la connaît

Acadie
assimilée
la Cadie
la comédie
d'un peuple qui n'a pas et qui n'avait jamais un pays
à eux-même
d'un peuple qui avait assimilé avant d'avoir été assimilé
qui est distinct comme tout le monde d'autre
notre histoire où on vit toujours aujourd'hui
on joue des rôles des victimes, d'Évangéline et Gabriel,
des stéréotypes

- c'est toute fucké
- don't worry about all dat tracas, c'est huste la couillonade
allons danser

- nous autres on danse pas comme les cajuns
- cadjins
- whatever
- you can't spend ya life wit ya nose in ya bourrique
allons guetter la guime de pelote
- pouquoi parles-tu de même toujours
- vous autes fait la même chose
ta sœur she told her students she didn't like all de bibittes dat piquer her over here, if dose gamins would have understood dey would all have a zoiseaux complex
- c'est drôle
- farce
- start pas encore
- qui c'que tu veux faire
- j'care pas
- mon j'm'en fous pas mal itou
- on peut aller au beach, saucer nos orteils, faire jumper des roches dans la mer
- y a pas rien d'wrong avec ça
- tu sais, y a vraiment rien de wrong avec toi
- ni toi
- I'm OK you're OK
- merde

Rideau

Kirby Jambon

Fricassée d'poésie

à Jean Arceneaux, à Earlène Broussard,
à David Cheramie, à Deborah Clifton,
à Étienne Dugas, à Richard Guidry,
à Charles Larroque, à David Marcantel,
à André Melançon, à Katy Miller,
à Brenda Mounier, à Zachary Richard et
à toute la suite des loups de mon pays

Premier, tu fais un roux.
Parties égales de la mémoire d'froment
et de l'huile du moment.
Puis, tu brasses,
tu brasses,
tu brasses...

(Le vent nord après siffler.
Le loup en dehors hurle comme il veut rentrer.
Il cogne aux chassis.
Il berce les berceuses dessus la galerie.
Il nous avertit encore...
est-ce qu'on est paré d'être dérangé?
On s'approche en dedans, on se colle, collé, collé.
Il cogne encore plus fort
à la porte de l'estomac.
Si on le quitte rentrer,
on se demande avec la jolie blonde:
Quel avenir et quel espoir on peut avoir?
Comme un catholique à gros grains,
il lâche ses sacrés cris
quand ça lui convient.
Le choix sera à nous autres.
Si on choisit pas,
est-ce que c'est toujours un choix?

Il essaie de grimper dessus le sofa.
Il se liche les babines.
Est-ce que nous autres comme lui,
on a vraiment faim ou on veut juste manger?)

Asteur tu mets les fruits de la mer:
...les bétails font la bande pour le fais-do-do,
...le soleil et les brises pour nous faire do do,
...les lames,
...les âmes

Servie avec du riz et c'est paré.
Allons manger.

Kirby Jambon

à l'aéroport
a' dort
assise
à côté d'moi

l'attention et
l'amour qu'a' m'donne
me faient sourire
me faient frémir
me faient peur des fois
me faient un nouveau-moi
me faient un chercheur de bonté
dans un monde qu'est beau
et encore plus beau
à force d'elle
et l'attention
et l'amour
qu'a' donne

Kirby Jambon

...et j'aime aussi tes portraits

à ma nièce Kaitlynn
(I hope you don't mind, I
may have borrowed a line.)

ô jeune
je te souhaite ton robot pour faire tous tes devoirs
ô jeune
je te souhaite ton monstre pour manger les bébêtes
qui te faient mal
ô jeune
je te souhaite ta grande maison au coin
que tu visites avec une amie
pour que tu te sentes pas petite
ô jeune
je te souhaite une belle journée de neige
au beau milieu du sud ici
pour que tu puisses faire du ski nordique
ô jeune
je te souhaite ton p'tit bébé qui efface les péchés du grand monde
ô jeune
je te souhaite la connaissance de comment toi et ta vie sont bonnes

(mais je te souhaite pas un robot qui écrit pour toi
ton cœur et ton idée
sers-toi de ça)

Kirby Jambon

Couleurs de la saison

à la rencontre des feuxfollets et du bayou à l'est
au début de l'été
la mode des sandales se flip-flop chaque saison
avec plus ou moins de cleavage d'orteil
la couleur des ongles match
ou match pas
les bagues en argent ou les fruits en plastique qui se posent dessus
marcher dans la pluie et geler dans le a.c. du café
chercher un job comme chercher une place
les romans de plage ça soulage parfois
et parfois ça dérange une tromperie tranquille

marcher dans le monde
comme la courroie d'une chaine de montage
prendre une fin de semaine
pour monter dans une chaine de montagnes
n'impliquez-vous pas de trop
dans la vie des passants
qui c'était qui avait l'audace de nous dire
qu'on n'était rien d'autre que bon
est-ce qu'on a le droit de ne rien faire
est-ce qu'on a le droit d'être

une flip-flip par terre dessine en cercles
la circumnavigation menée par le gros orteil d'un pied libéré
exister c'est ça
par fois assis à l'aise pour un smooth ride
on touche le monde par le bout du corps
et parfois plop
plate parterre inondé par le bayou débordant de la pluie d'été
parfois protégé et vêtu mais parfois tout nu
mais c'est là on s'amuse
comme les orteils qui jouent dans
la boue de l'existence
exister

on a le droit et parfois la chance
et moins souvent le courage de le faire comme il faut
esprit des nouveaux-nés enhavit mon espace
il faut connaître les saisons changeantes

il faut exister au présent pour passer l'avenir
souris ma chère à travers les larmes
on n'est pas seul
les amis se réunissent pour une graduation de l'école d'été
en culottes courtes et chemises hawaïennes

aloha
shalom
on finit comme on commence
en noir et blanc
mais entre-temps on est tout verni.

Kirby Jambon

Parti en démêlant

Mêlé, mélangé, musique d'accordéon bien bonne heure le matin,
la voix de M. Dud est entendu nous rapporter ce que le
vent suroît nous amène, du mauvais temps, une chaleur
qui peut brûler le cou, pas bon pour les poissons rouges.
Levé, réveillé, pain grillé au beurre,
saucé dans mon lait au café,
la voix de Dad est douce, les ice chests remplis de bière,
de cans de saucisses, des questions pour ce que ça mange
à Vienna, à Venice. Ris doucement, Mom est toujours au lit.

Il fait noir toujours, c'est meilleur d'arriver au launch avant la
cassée du jour, il faut qu'on rencontre Pepère et Gram,
encore du lait au café, mais plus fort, plus riche.
Le Who Dat et le Mr. Ham II dessus les trailers dessus le chemin,
le T-Morro et le Wyoming amarrés dans le bayou, ça nous
donne de la conversation, les histoires d'un autre temps.
Ça nous amène à ce temps plus simple, plus dûr, plus doux, plus
que j'ai envie, envie de retourner là, de voir mes parents
jeunes, de comprendre la vie qu'on vit icitte.

Je dors, je rêve, j'écoute M. Vin qui me chante d'un vieux hobo,
Le monde me poursuit tout partout, eusses me garochent
un coup d'caillou... On est au Canal Yankee. Le chemin de
gravois me réveille, mêlé, mélangé, mais paré.
Je sors, je pogne mon cap, je garoche un coup d'caillou dans
l'eau. Le bateau recule dans le canal, je tchiens la corde, je
l'amène égal avec le wharf. Et là, on est parti, on laisse le
trailer, le char, le train en arrière, excité, soulagé, p'us mêlé.

Kirby Jambon

coup d'nord en été

(ein aut'e vendredi le 13)

coups d'tonnerre
un nord perdu s'trouve parmi nous aut'es
bel orage remplit l'ciel

t'as des peurs mon boug'
tu cris
tu cours
tu happes
tu hurles
tu guettes par la fenêt'e
tu frémis
moi, j'te frotte

viens 'oir
viens t'assir dessus mes genoux
couche-toi à côté d'moi
viens mêler tes peurs avec les miennes
pour en faire des amis

Kirby Jambon

Héritage culturel

Diaspora
dis donc comment ça s'fait
on est là
asteur
c'est p'us pareil
les traces du temps
pour montrer le chemin qu'on a fait
flèches flesh-out une histoire
O---------------> O---------------> <---------------O
là p'is là p'is là p'is icitte
et b'en c'est toujours un trek
à travers un temps, un pays
personne vient d'ici et de là
on était tous poussés ou halés par les forces bien fortes
de quelque chose des fois malin, des fois divin
mais toujours fort quand même
la mère Afrique la mère d'Eve notre mère
Vous nous gain loin icitte
dans les rangs du temps
Jurez my Lord!
de St. Martin à Chicago
de St. Domingue à Tokyo aux quatre coins du monde
un monde affligé, divisé, mais un seul monde entier
équand sera le jour
le jour où on s'apercoit
Jurez, Jurez!
qu'il n'y a pas de « eux »
c'est juste nous autres
ce sont juste les nôtres
on mérite tous de participer là-dedans
de manger de la tarte, de boire du gobelet
le vin se déborde de foi, d'espoir et de charité
1 amour de moi-même + 1 amour de toi-même = 1 monde aimé
tous aimés et on crève pas de faim de quoi que ce soit

écoute ta soeur
elle, a' t'écoute
embrasse ton frère
lui, il le fait
comment ça s'fait
que t'as bien des craintes
prends donc courage
on est tous dans le même bateau
soit les navires de déportation, d'exploration ou d'esclavage
on a tous passé à travers
on le fait asteur
on le ferait encore
ça se fait
on a juste pour marcher côte à côte
pour commencer
prends donc ma main
je vas faire attention pour pas marcher dessus tes orteils
quand je me promène dans tes savates, dans tes sabots,
tes mocassins
comment c'est beau
de vivre toujours
comme les jours de retrouvailles.

Kirby Jambon

Y a pas que ce pont sur l'I20.
Il y a des espoirs aussi.
Des rêves, des flots, des paquets de rien
Qui couvrent les yeux.
D'où vient le chagrin?
La pluie qui s'enroule sur les cirés crus
Pense qu'il vient de loin.

Vol au-dessus de l'I-20

Y a pas que les ponts sur l'I20.
Il y a les autos aussi.
Des yeux, des bouches, des milliers d'humains
Qui foncent au milieu.
Qu'est-ce qui les retient?
Le vent qui slalome entre les pieds nus
Croit qu'il le sait bien.

Y a pas que ce pont sur l'I20.
Il y a des espoirs aussi.
Des rêves, des flots, des paquets de rien
Qui couvrent les yeux.
D'où vient le chagrin?
La pluie qui s'enroule sur les cirés crus
Pense qu'il vient de loin.

Y a pas qu'un pont sur l'I20.
Il y a celui-ci.
Ses yeux, ses rêves, sa tristesse... En vain,
Je me penche un peu.
Qu'est-ce qui me retient?
Le sang qui se pose sur nos mains tendues
Sait qu'il se souvient.

Nico Moro

There Is Something Special About Mary

Who is there listening to steady level roaring rain all around, brooding and listening and waiting, in the rain-washed, rain-twinkled dark of night?
Jack Kerouac

I can not write it in French
It is not real nor possible
because
the rain drops drip on the white tulips
because
the warm breeze flips around her hips

To write it in French
would be like
— closing my eyes to the daylight pouring from her smiles
— swallowing my breath filled with kisses

There is something special about Mary
Her stream of consciousness got me.
It is not about being against the tide :
I can hear, feel and smell her poetry
Birds Of My Neighborhood
Clapping their wings in the wood
Flying with the leaves pushed by the wind.

Her thoughts are expanding in my heart
She is warm breath of hope and tenderness.
And I fly — yes I fly — in the green sky
of her round windows wide opened.

My heart is like a coin,
tipsy
and my dreams tiptoe.
Should you stay or should you go?
Should I stay or should I go?
If it has to end, who will listen to *the steady level roaring rain all around* ?

Christian Hommel

Octobre bis

elles sont toutes les deux venues
en octobre
deux petites marchandes d'allumettes
leur coeur en givre
embraser mes yeux de pailles.
Mes cheveux en broussailles
cesseront-ils de bruire
sous le clapotis des pluies de juillet?

Christian Hommel

Moncton

J'avais renoncé aux poèmes identitaires
L'interminable discussion de nos factions
Et de nos complexes d'infériorité
Qui masquent le chauvinisme de nos vrais complexes
De supériorité.
La langue française,
La plus abusée du monde;
Outil qui sert trop souvent pour affronter
Le monde qu'on n'aime pas
Au lieu de caresser le monde
Qu'on aime.

« Tu te sens chez toi ici? »
Je fais semblant de ne pas l'entendre.
« Tu te sens chez toi ici? »
Je me sens très bien. »

Je me sens terriblement bien ici
Terriblement heureuse,
Un sentiment de paix qui entre dans mon âme,
Un soulagement que je n'ai jamais connu avant.

« C'est juste que j'ai besoin de repos, » je me dis,
De la partie de mon âme qu'a été arrachée,

Et je me sens joliment bien ici.

Deborah J. Clifton

Un tout petit problème

La chose c'est que pour aimer
il faut d'abord avoir un cœur.

La chose c'est que pour aimer
il faut d'abord que tu aimes toi-même.

La chose c'est que pour aimer
il faut d'abord être capable de donner.

La chose c'est que pour aimer
il faut d'abord lâcher.

La chose c'est que pour aimer
il faut considérer les sentiments de l'autre.

La chose c'est que pour aimer
il faut comprendre que l'autre a mal.

Sans cœur le centre de ton propre univers sans cœur, pas petit le problème.

Deborah J. Clifton

Ghostdance 1

Parfois il faut laisser aux gens leurs rêves et leurs illusions.

Parfois le rêve et l'illusion font le tout de ce qu'ils ont.

Quand tu es parti je ne voulais plus continuer
Je ne voyais pas de raison.

Quand ta vie se réduit
à un exercice de devoir, de responsabilités
et de politesses;
ton esprit s'étouffe et tu existes des apparences,

à quoi ça sert?

Je haïssais l'ange qui m'a larguée de toi, celui qui a éteint ta lumière.

Je me souviens de ta lumière tout en oubliant ta figure.

Je haïssais l'ange qui m'a larguée de toi, qui a bloqué le chemin, celui qui nous a séparés avec le coup mortel de la mort.

J'ai rêvé de toi des nuits tourmentées, pas vraiment de toi, toi,

mais de ton bonange sans forme, sans corps, que je suivais,

pensant que je serais capable de te voir, juste pour un moment,

de savoir que ça va dans ta nouvelle vie.

Et chaque fois ce maudit ange se placerait entre nous, entre mon ombre et le bonange à toi, et il te sépare de moi avec son épée de flammes.

Et je le haïssais.

Est-il le même qui a chassé nos premiers parents du jardin botanique du paradis? Qui a bloqué leur chemin?

Es-tu dans les flammes d'enfer? ou moi?

Je voudrais seulement savoir que t'es ok, que ça va, là où tu es.

Les gens n'aiment pas que je parle de toi,
que je sois blessée,
que je haïsse tout ce qui est arrivé.
Ils seraient heureux que je sois leur valkyrie
ou plutôt leur amazone dahomienne,
pure et iconique
«Tu pourrais faire semblant que ça va bien, pour ne pas nous décourager.»

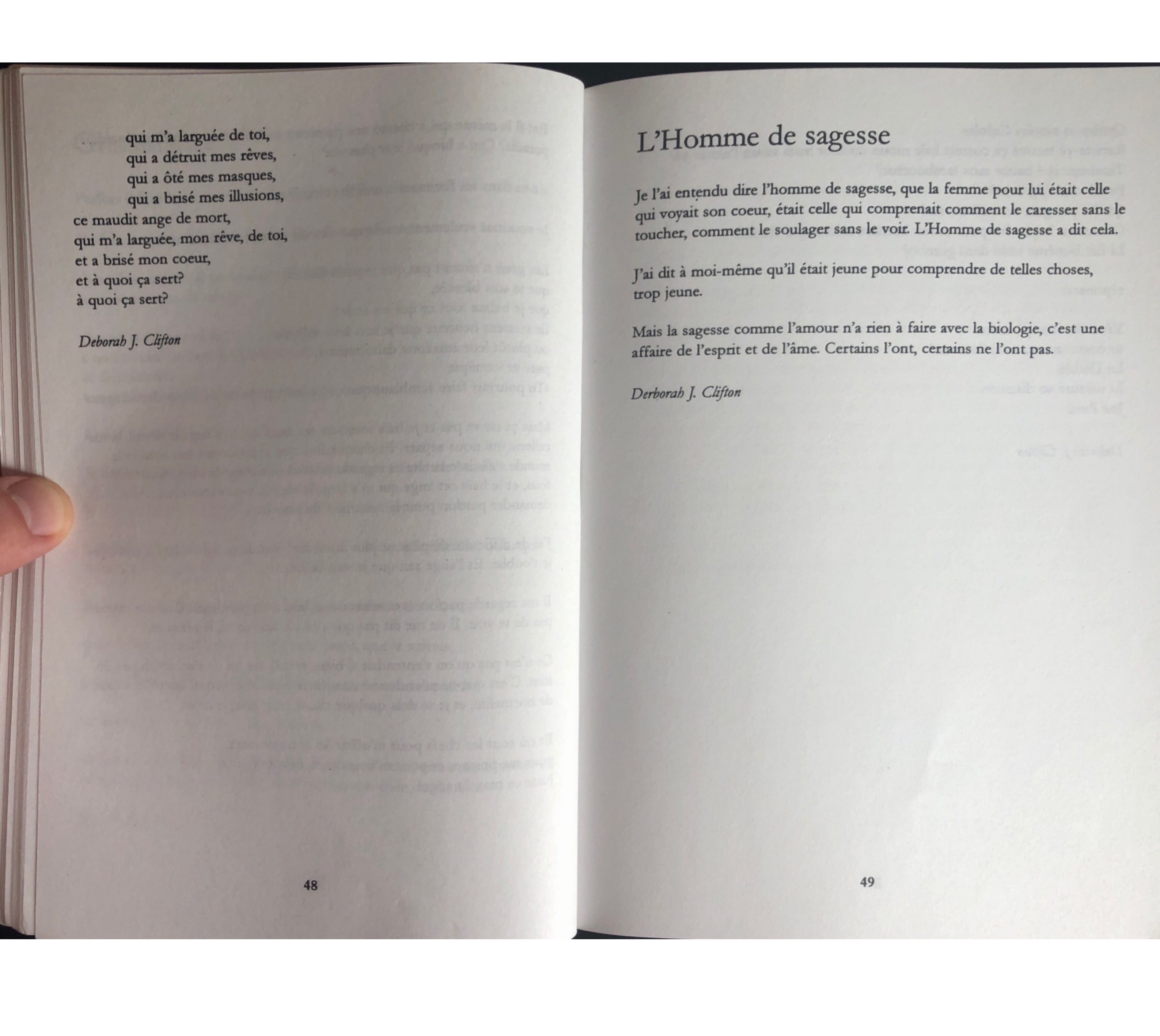
Mais ça ne va pas et je haïs toujours cet ange qui m'a larguée de toi, la sorcellerie qui nous sépare. Et chaque fois que je prononce ton nom et le monde s'abaisse la tête et regarde de côté et change le sujet, et je m'en fous, et je haïs cet ange qui m'a larguée de toi, sans explication, sans demander pardon pour la ruination de ma vie.

J'ai de difficulté de plus en plus à me rappeler de ta figure. Et j'ai peur que je t'oublie. Et l'ange sait que je suis fâchée.

Il me regarde parfois avec tristesse, même avec pitié, mais il ne me permet pas de te voir. Il ne me dit pas que t'es ok, que ça va, là où tu es.

Ce n'est pas qu'on s'entendait si bien, vers la fin on ne s'accordait pas du tout. C'est que tu m'as donné une chose précieuse, ton moment de repos, de normalité, et je te dois quelque chose pour cela, je crois.

Et où sont les chefs pour m'offrir les condoléances,
pour me peigner et pour m'ôter des larmes aux yeux.
Juste ce maudit ange



qui m'a larguée de toi,
qui a détruit mes rêves,
qui a ôté mes masques,
qui a brisé mes illusions,
ce maudit ange de mort,
qui m'a larguée, mon rêve, de toi,
et a brisé mon coeur,
et à quoi ça sert?
à quoi ça sert?

Deborah J. Clifton

L'Homme de sagesse

Je l'ai entendu dire l'homme de sagesse, que la femme pour lui était celle qui voyait son coeur, était celle qui comprenait comment le caresser sans le toucher, comment le soulager sans le voir. L'Homme de sagesse a dit cela.

J'ai dit à moi-même qu'il était jeune pour comprendre de telles choses, trop jeune.

Mais la sagesse comme l'amour n'a rien à faire avec la biologie, c'est une affaire de l'esprit et de l'âme. Certains l'ont, certains ne l'ont pas.

Derborah J. Clifton

Quelques razoirs Créoles
Raciste-yé trouvé ça correct haïr moun couleur mais vilain l'aimer yé.
Tambour apé battre sans tamboureur?
Froid sans frigidaire?
Ça qui pas gain sens d'humeur?
Comment Lapin fait pour sauter barrière mieux que Bouki?
Li fait li-même trahi dans gombo?

réponses:

Yé melé dans yé latête.
to coeur. moun sans l'amour.
Le Diable.
Li mésuré so distance.
Joe Pete.

Deborah J. Clifton

Réponse à Ronsard

[Nuit. Deux vieilles femmes tricotent près de la cheminée, mangeant des chocolats. Leurs chats dorment sous les fauteuils.]

— Tu te rappelles l'année où Pierre de Sardron draguait des filles, quand nous étions jeunes? demande l'une.
— Ah, oui, répond l'autre, en riant. Ce Pierre ne se prenait pas pour la moitié de poète. Il a écrit des poèmes pour toi, n'est-ce pas?
— Oui, deux ou trois. Je pensais à lui toute à l'heure, je me demandais ce qui se serait passé si j'avais...
— ... voulu être sa petite « rose »? demande son amie en riant.
— ... couché avec lui. Je suppose que notre salon serait bien différent maintenant. Il y aurait des petits-enfants qui crieraient, et des gendres qui boiraient notre vin et feraient des histoires. Je m'occuperais de leurs dettes au lieu de m'asseoir paisiblement avec toi devant la cheminée.
— Et tu aurais un vieux poète grognon à soigner aussi.
— Je le doute. Les poèmes ne disaient pas qu'il resterait longtemps.
— C'est vrai, tu as raison. Ceux qu'il m'écrivait s'agissaient de saisir le jour, et c'était bien bref comme jour.
— Il a écrit des poèmes pour toi aussi?
— Oui. Tu ne savais pas? Il lui a fallu longtemps pour remarquer que je n'éprouvais d'amour... que pour toi.

Suzanne Kocher

Pluie de septembre en Louisiane

1 septembre 2001

Un petit lac s'est formé au creux de sa main, comme l'eau de pluie dans le cratère des volcans où elle est née… les gouttes glissent doucement suivant le parcours vallonné de ses tresses rouges jusqu'à la peau tendre et chaude du cou qui les accueille. Bouche ouverte sur un sourire éclatant elle recueille la fraîcheur de l'eau, la douceur de l'air… elle a quitté ses souliers pour sentir sous ses pieds la terre qui s'abreuve tel un animal assoiffé. L'herbe est douce et glissante, miroir humide de l'étreinte du ciel, et les branches se plient et se baissent pour caresser ses épaules. De ses deux mains elle retient sa longue jupe et saute de flaque en flaque, telle la gitane dansant autour du feu. Le ciel hésite, se retire et revient en rafales gourmandes qui enveloppent son corps et caresse ses paupières. De petits ruisseaux parcourent ses jambes, petites veines d'eau qui abreuvent son corps, qui marbrent son front comme une statue antique et poudrent ses joues d'une couleur d'automne…

Frédérique Triphon

Tranche de vie

3h30 du matin…

J'entends au loin la voix qui résonne… je la rêve, je l'hésite… le mot m'a sortie du lit à trois heures du matin, le souffle court et la sueur au front, les images dansent dans la nuit, les mots s'accrochent, se filtrent, s'obligent, se figent... Une page de Le Clézio me revient à l'esprit, une page-écran où la couleur de la soie de sa jupe accroche la lumière, les murs du lieu enfumé… Donnez-moi à boire, pour étancher ma soif de mots, pour drainer mon corps d'où jaillit la plume qui vient danser sur le papier blanc… Mes yeux ne s'ouvrent pas encore, refusant la lumière de la lampe qui ne parvient pas à me sortir de ma torpeur… Le crayon sur mon front glisse sur mon visage, sur le carré de papier dont j'ai déchiré les angles... reste de lettre, reste de message, laissé au coin d'une porte pour celui ou celle qui bientôt rentrera… Ma tête s'alourdit alors que revient en vague enveloppante le sommeil que je n'ai pas quitté… mémoires et envies, taches de vie s'emmêlent et se dessinent se parent de couleurs chatoyantes et extensibles devant mes yeux mi-clos alors que le crayon glisse entre mes cheveux défaits… L'ombre de mes cils trace de petites lignes d'écolier que les mots poursuivent et bousculent en une chasse effrénée… J'ai dans la bouche le goût de la vie d'aujourd'hui, qui s'est figée au premier rayon de lune alors que mon corps fatigué se glissait entre mes draps verts... Mon souffle s'apaise et redevient régulier pour m'accompagner de nouveau dans le cercle de mes songes où se tisseront mots et idées jusqu'à me faire jaillir du lit encore une fois pour me coucher sur le papier blanc…

Frédérique Triphon

l'éveil

Perle de ma chaleur sur ta peau,
feu et cendres de nos cheveux mêlés,
vent doux de ta bouche,
ton âme d'un souffle,
caresse mon sommeil.
Ta paume abrite les battements de ma vie.
Au creux de ton corps,
j'enroule mon âme.
Tapi dans l'ombre de tes paupières,
mon regard s'éveille,
glisse sur la courbe de tes mots retenus…
Retiens moi dans l'espace de tes bras,
dans la force de ton être…
J'enfouis la danse de mon corps
dans l'armure de ton repos,
à l'éveil du jour,
l'aube des amants…

Frédérique Triphon

I

Cette nuit, Félix Leclerc est venu
me chanter dans un rêve,
chanter de son Ile d'Orléans,
pendant que les grands bateaux de mer
chargés de vivres tropicaux
dégorgeaient sur les quais
de Québec les odeurs de mon
Orléans, importées comme
ce soleil fragile
qui se renforce petit à petit.
au-dessus de la Gaspésie encore
des envies de tempête
les nuages enceintes de cette férocité usée de l'hiver.
mais dans les rues du vieux Québec
bonhomme Carnaval rendu pitoyable par
l'herbe brune de l'automne dernier
qui expulse les bancs de leur blanc
devenu gris avec l'incertitude de la saison,
la fatigue de cet hiver trop long,
épuisé par des mois de temps, devenu
vulnérable, abandonné par ses alliés
depuis la fin février.

Une plaisanterie triste, cette vieille statue
entourée de boue, a besoin d'être repeinte
isolée par les irrésistibles secouements du printemps.
Qui s'empilent comme des cris d'oiseaux
sur ces rives nordiques, tout près.

II

Félix Leclerc, Gaston Miron et Jack Kerouac
jouant une partie de bourré
arrosée au vin de Bordeaux
Et de liqueur de canne. Quand on est pauvre
il n'y a rien d'aussi important
que de devenir riche.
Quand on est français d'Amérique
la question est toute aussi claire
mais la réponse ne l'est pas.
Tracas, embarras ancestraux,
calés dans les bateaux d'une déportation
vers un pays où nous ne sommes plus nous-mêmes.

Les couleurs des maisons du vieux Québec
sont les mêmes que de la vieille Nouvelle-Orléans
seules les proportions ont changé.
Plus de bleu et moins de rose
métamorphose de saison,
la cause étant renversement du thermomètre.
Le froid provoquant le bleu, la chaleur excitant le rose,
osmose de l'hiver et d'été témoignée par les pierres des murs,
couleurs de notre amertume,
Comme un cancer qui nous ronge
comme le brun de l'herbe d'automne
qui mange le blanc sale de la neige
Piège pour le bonhomme Carnaval,
les branches des arbres comme les doigts d'un squelette
passés au feu d'une conquête qui n'arrêtera
Jamais de nous agacer
avec l'écho de ses tambours.

III

De ma fenêtre frigide, cristaux de glace dans ses coins,
je regarde un bateau partir pour la Louisiane,
chargé de neige pour faire des snow cones.
Pour faire le plaisir de notre été,
l'essence de votre hiver tenu dans un cornet de papier
la bonté couleur d'arc-en-ciel
Dans les mains des enfants torses nus
qui éclatent de rire sous le soleil doré
de la Nouvelle-Orléans.

7 avril 1999, Québecville

Zachary Richard

pour la beauté d'une fleur

à Jessika

Chaque moment dans mon idée,
c'est comme un nouveau jour, soir
mais jamais ennuyant,
toujours un voyage fantastique
la danse de la vie, jolie valse
je peux sentir ton coeur près d'moi
et la passion de l'amour dans tes yeux
et on danse, on danse ensemble.

André Melançon

à Grandpa

prier pour la paix
ça fait froid
une feuille flotte dans le vent
après chercher une place
pour rester sur la terre

j'espère que tu trouves ta place…

André Melançon

Upper-Middle Class Blues

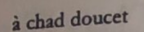
Weeping Jesus dans un ti-coin noir, ses larmes
cobalt bleues, saturées avec la peur de la médiocrité.
Tout seul, silent, son esprit est cassé par
les upper-middle class blues.

Travailler, c'est trop dur sur une rue qui s'appelle Clinton,
ayou le pouvoir existe seulement dans le vent salé du window unit—
trente milles au edge de l'univers, mais un million aux
upper-middle class blues.

Paul et Sartre et Bob au café, exilés aux contemplations,
après considérer l'association entre un bagel et un espresso.
« Tu vois, il a vu Satan à la fenêtre pendant la nuit, mais il pouvait pas voir
la flamme qui le dévorait ».
L'enfer c'est les autres, quand t'as les upper-middle class blues.

Sipping the philosophical wine
prenant les chemins d'une vie marron,
une criminelle innocente.
Saoul de chagrin, il maudit le monde qui lui a donné
les upper-middle class blues.

André Melançon


à chad doucet

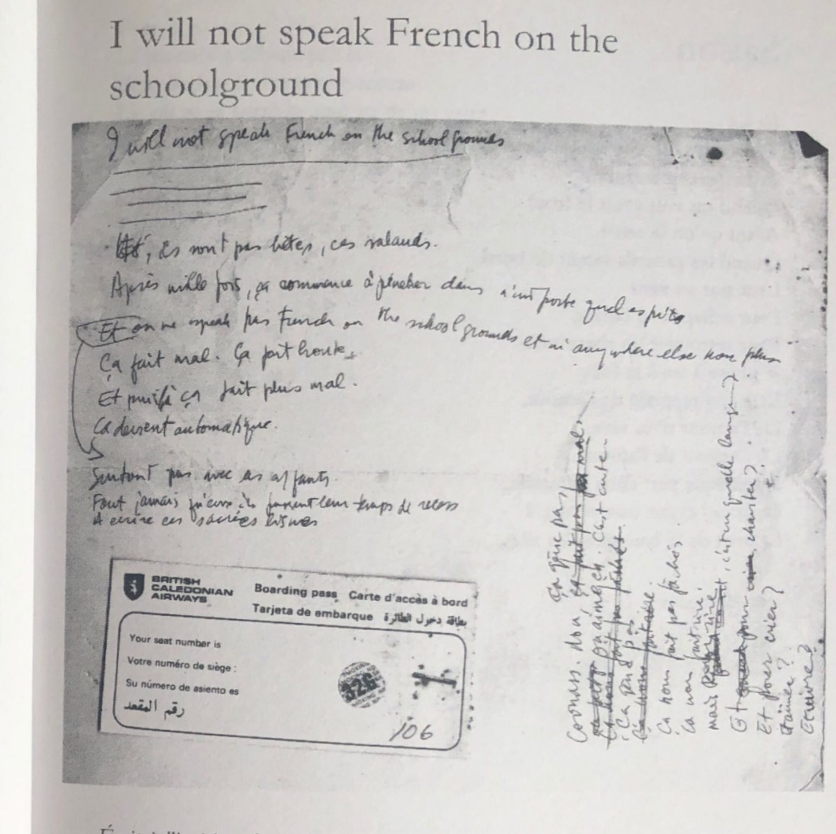
à la fête, une célébration de la vie et de l'amour,
ein marriage de jeunes,
le soûlard plein de whiskey et malfaire après courtiser eine femme d'ein autre
la justice sur le dos d'ein boy et le pouvoir de sauver son honneur,
de la femme CONFRONTATION
le soûlard est venu back, a mis ein bullet dans coeur du boy,
dans coeur de son cousin
la vie expirée…doucement

je me rappelle sa mère, des larmes dans ses yeux, la peine dans sa voix,
après m'embrasser « he always remembered the nights he spent at your house when ya'll were young »

ein jour froid à port allen,
2000

André Melançon

I will not speak French on the schoolground



Écrit à l'intérieur d'une enveloppe contenant la carte d'embarquement et le billet d'avion de la compagnie aérienne British Caledonian Airways, la première ébauche du poème "Schizophrénie Linguistique" de Jean Arceneaux. Le poème a été publié pour la première fois en 1980 dans Cris sur le bayou. *Le manuscrit, ci-dessus, date de 1973.*

Saison

Et toi
Tu es devenue une saison dans ma vie
Entre l'été et automne
Quand on voit venir le froid
Avant qu'on le sente,
Quand les canards virent de bord,
Leur dos au vent
Pour échapper à l'hiver,
Pour retrouver les chasseurs.
Je pense à toi à la folie
Et je me rappelle de l'amour,
De l'amour d'un rêve,
De l'amour de l'amour,
Et quelque part dans le marais,
Le grand cygne noir reprend
Le vent de la baie dans les ailes.

Jean Arceneaux

Hier
La journée a débuté par la
Bénédiction de la maison morte
Là, où tu as laissé la couleur de tes yeux
Sur la pierre et des bâtons de réserve

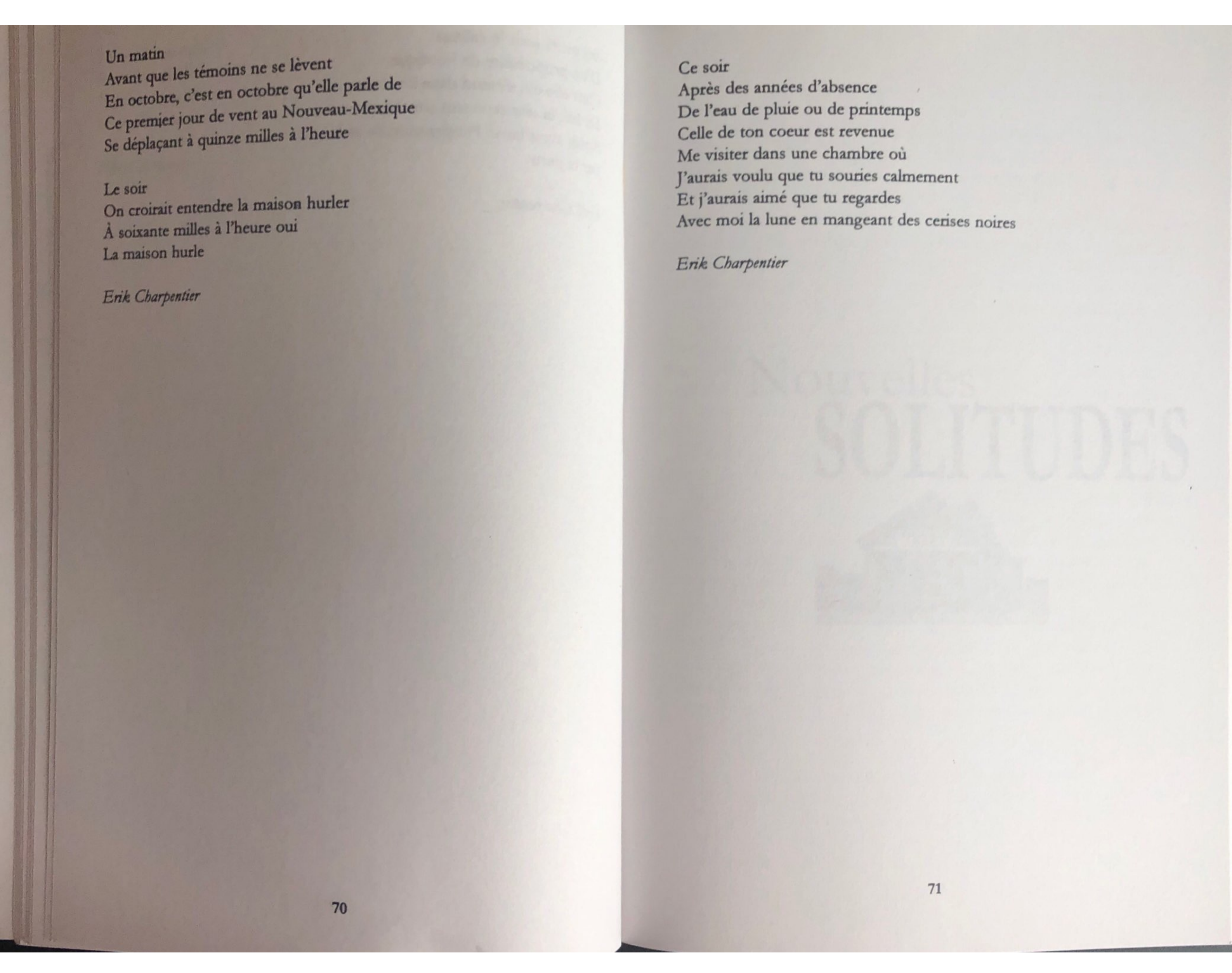
Erik Charpentier

Matin de roseaux
Séchés sur le front
Ébloui par la fièvre
De la noyade

Erik Charpentier

Ses gants sont le cadeau
D'un propriétaire de boutique
C'est elle qui s'étend dans un champ
De blé, la tête reposant sur ton mouchoir
Après avoir laissé l'impression de sa langue
Sur ta peau

Erik Charpentier



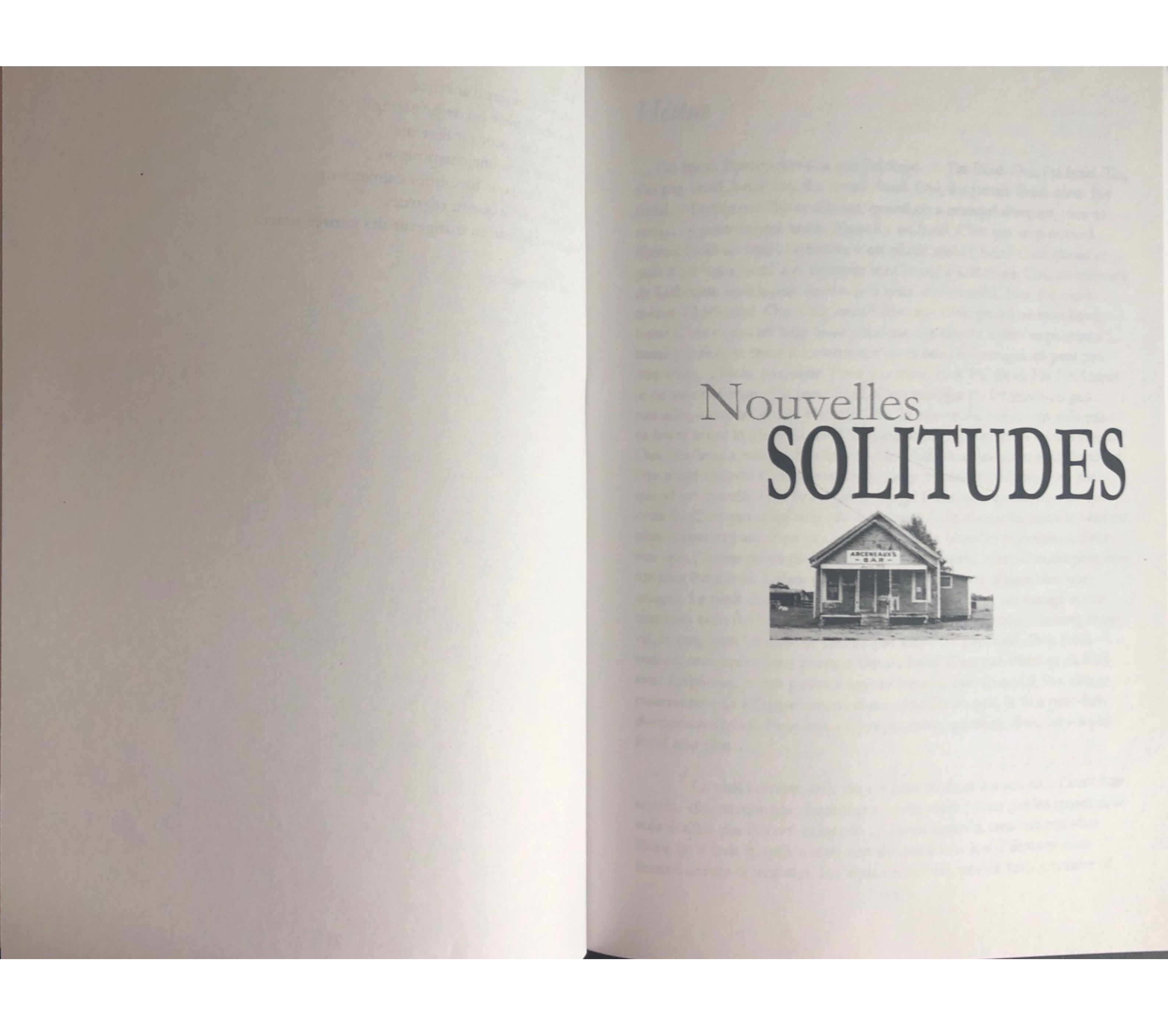
Un matin
Avant que les témoins ne se lèvent
En octobre, c'est en octobre qu'elle parle de
Ce premier jour de vent au Nouveau-Mexique
Se déplaçant à quinze milles à l'heure

Le soir
On croirait entendre la maison hurler
À soixante milles à l'heure oui
La maison hurle

Erik Charpentier

Ce soir
Après des années d'absence
De l'eau de pluie ou de printemps
Celle de ton coeur est revenue
Me visiter dans une chambre où
J'aurais voulu que tu souries calmement
Et j'aurais aimé que tu regardes
Avec moi la lune en mangeant des cerises noires

Erik Charpentier


Nouvelles
SOLITUDES
ARCENEAUX'S
BAR

Hélène

… j'ai froid. Pourquoi est-ce que j'ai froid. … J'ai froid. Oui, j'ai froid. Toi, t'as pas froid, hein? Lui, il a jamais froid. Oui, il a jamais froid. Non. Pas froid… Seulement l'hiver d'avant, quand on a manqué d'argent, plus de sous… y pouvait plus boire. Alors il a eu froid. C'est pas trop normal d'avoir froid ici hein? Lisbonne, c'est plutôt chaud, hein? C'est chaud et puis c'est beau, non? Les trottoirs sont beaux à Lisbonne. Oui, les trottoirs de Lisbonne sont beaux comparés à ceux de Montréal. Moi, j'ai froid, même à Lisbonne. Oui, c'est beau Lisbonne. C'est peut-être trop beau, hein? C'est peut-être trop beau pour que des choses tristes se passent ici, hein? y a rien de triste à Lisbonne, c'est si beau le Portugal, ça peut pas être triste… Non, pas triste. J'suis pas triste, moi. J'ai froid. J'ai froid mais je ne suis pas triste. J'ai juste froid. C'est vrai que j'ai les pieds un peu mouillés, à cause de mes souliers. Oui. Ils sont usés, aussi… ça aide pas : ça laisse toute la place au froid les pieds mouillés. J'en avais vu des rouges. Oui, des beaux rouges. Ils devaient bien faire dans les pieds et ils devaient être assez chauds. C'est moins triste rouge et puis on voit bien ses pas quand on marche avec des souliers rouge. J'aurais pu mieux les voir que ceux-là. C'est pas triste non plus bleu mais là, ils sont usés, alors le bleu est plus vraiment bleu, c'est pas aussi bleu que le bleu des porcelaines. Peut-être que j'aurais pu en trouver des bleus, des neufs, hein? C'aurait peut-être été plus beau avec Lisbonne. Oui, c'aurait été mieux, mieux bleu que rouge... Le petit chaperon rouge il aurait peut-être pas été mangé si son manteau avait été bleu. C'est le sang que le loup recherche…le sang rouge vif, le sang pur. Le bleu, ça l'aurait pas attiré. … J'ai froid. Trop froid encore, mes mains sont presque bleues, hein? C'est pas triste, ça va bien avec Lisbonne. Je vais pouvoir rentrer bientôt, oui. Quand il fera clair je pourrai revenir à l'appartement et me chauffer un peu. Je vais peut-être dormir aussi? Oui. Peut-être…C'est pas triste quand on dort, on n'a pas froid non plus…

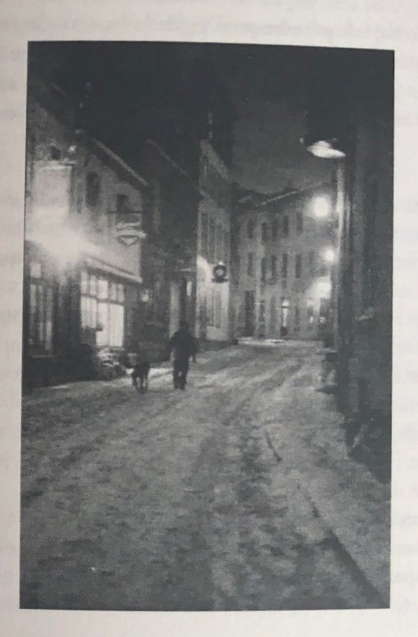
Le vieil homme, assis depuis près de deux heures, seul, l'avait vue arriver, elle, tremblante, chancelante, toute entière prise par les spasmes, sa voix éraillée par l'alcool et les cris ; il l'avait écoutée, sans comprendre. Parce qu'il était là, qu'il n'avait rien d'autre à faire que d'écouter cette femme délirer et trembler. Il n'avait rien à faire, pas de rue à arpenter : il

les connaissait toutes. Pas de souper à préparer pour personne puisque sa femme était morte hier, pas d'amis avec qui vivre le deuil. Il les avait laissé un à un derrière lui avec les années. Cette femme, noire et belle, peut-être trop belle pour Lisbonne, il l'avait écoutée comme on écoute tomber la pluie, comme quelque chose qui ne peut être arrêté. Elle était venue se placer sous le réverbère, juste sous le faisceau blanchâtre, éclatant, et cette lumière donnait à son visage une pâleur artificielle. Du sang avait coulé le long de sa bouche, puis séché, laissant une trace presque galeuse sur le visage. La lumière forte et claire du réverbère de rue faisait disparaître les deux cicatrices sur l'œil droit que le vieil homme remarqua lorsqu'elle s'assit sur le banc à ses côtés. L'air était frais ce soir-là. Par réflexe, comme il l'aurait fait pour Hélène, sa femme, il prit son veston et le déposa sur les épaules de la jeune femme très doucement. Il se rappela qu'Hélène aimait beaucoup ce veston, sa coupe fluide, qu'elle l'avait aidé à le choisir, qu'elle lui avait dit le trouver encore beau, qu'il était son amour, que lui seul la rendait si heureuse et si sereine.

* * *

Plus aucun spasme ne secouait les épaules de la femme et ses pieds avaient cessé de frotter les chaussures l'une contre l'autre, laissant un répit au tissu décoloré. Dans sa tête à elle, les choses s'étaient calmées : la bataille pour les derniers sous du mois était loin. Oui, loin derrière. Le Tage emporterait la douleur et la violence. Les ecchymoses mettraient au plus deux semaines à disparaître totalement. « Peut-être que c'est assez pour trouver un appartement », dit-elle, après s'être raclé la gorge. Il répondit. « Oui. » Parce qu'il le fallait, parce qu'il sentait que c'était ce qu'il fallait répondre et surtout, qu'il fallait que quelqu'un réponde, tout doucement, à cette voix revenue de loin. Elle se leva, laissant retomber le veston près de lui. L'aube peu à peu commençait à faire sortir l'eau de la pénombre. Le fleuve reprenait ses droits sur la nuit. Il la regarda longuement s'éloigner en se disant qu'Hélène aurait mieux fait que lui avec cette femme, qu'elle l'aurait sûrement invitée à la maison, pour se réchauffer, pour dormir, pour manger. Puis il se dit qu'Hélène aurait sûrement fait tout cela, mais qu'elle n'aurait peut-être pas su le faire non plus si lui avait été mort comme elle l'était depuis hier. Et il se dit qu'en près de trente ans de vie commune, c'était la première fois que la générosité d'Hélène n'allait pas de soi, et cette idée lui plut et le fit enfin pleurer.

Isabelle Asselin



Rue Saint-Olivier

Au début, je monte. Méthodiquement. J'enchaîne les rues comme un geste de travail.

Ma liberté, c'est de prendre pour guide le hasard. Cependant, peu importe le chemin, je me rends toujours de chez-moi jusqu'à mon lieu de travail. Au passage, j'observe tout ce qui se présente et ne se présente pas. Hommes, femmes, chats et chiens. À chacun de mes pas, je vois, je pense, je monte.

Mon odorat n'est pas en reste. Tout dégage une odeur : malsaine celles des vidanges, des chantiers de rues et des automobiles; agréable celle de la verdure, des vents légers et, généralement, des êtres qui me croisent.

Le paysage sonore de la ville, omniprésent, est discontinu tel le son qu'émet une radio que l'on syntonise. Profondeur de champ, réverbération et tonalité des voix accompagnent mon itinéraire chaque jour renouvelé.

Au cours de mon ascension, tantôt rectiligne équerre, tantôt zigzagante diagonale, j'ai subtilement investi un quartier voisin. Je m'imprègne d'une ambiance différente.
Peu de temps.
Ce que dure l'effluve parfumé d'une jolie femme qui vient à ma rencontre, puis disparaît dans un remous aérien. Plus que cet instant fugace, j'en serais écœuré.

Subrepticement, je me faufile dans la ruelle qui conduit à une entrée arrière. Je revêts une attitude de travail. Sourire à propos et salutations de convenance rassurent tous mes collègues.

Puis, je m'abandonne librement à la mécanique du travail, aux rouages puissants de l'habitude, au sempiternel recommencement quotidien; la part d'inattendu se fait maintenant rare comme l'oxygène en altitude.

Après, je descends. Erratiquement. J'abats les rues à coups de pieds lents.

Je tache la nuit de mes blanches pensées et le silence étouffé de la ville par des mots sourds.

J'écoute, je rêve, je descends.

Cette fois, j'emprunte l'itinéraire choisi par mes collègues. Le nombre de compagnons de route varie régulièrement selon les jours de la semaine. Sporadiquement, je retrouve ceux qui partagent mon quartier. Mais la descente fauche peu à peu les membres du groupe et nous ne sommes bientôt plus que deux. Par malaise, nos esprits dévalent des espaces clôturés.

Aux abords de chez-moi, les lampadaires défectueux tamisent la rue. Invité à s'asseoir sur des marches basses empiétant le trottoir, le dernier de mes compagnons accepte toujours une cigarette — non par politesse — pour laisser libre cours à cette lassitude des heures tardives. En ces instants, je ne travaille plus.

Et c'est ici, dans cette rue anonyme d'un Saint parmi les Saints que se dévoile la splendeur de cet être volontaire. Mystères, pudeurs et conventions cèdent comme un barrage fissuré. Les tables de lois, factices, libèrent les eaux troubles de l'esprit qui s'écartent devant la parole…

La cigarette consumée, le tabac à l'agonie, il ne reste que le rougeoiement du feu qui s'amenuise. Les paroles consenties aussi. L'illumination se dissipe dans la pénombre.
L'adieu, comme une éternité qui s'achève.

Aujourd'hui, je n'ai pas fait fausse route en explorant des chemins inconnus.
Mais je suis triste.
Demain, je dois remonter.

Septembre 2001
Hugues Morin

Les deux soeurs

le 22 novembre 1874

«Tante 'Trine.. où va la musique, une fois que le violon est cassé?»

En effet. Entourée de mille fragments de ce qui avait été des meubles, le regard fixé sur le bleu du ciel qu'elle voyait par le trou dans le toit, Catherine se demandait la même chose.

Où va la vie, une fois en miettes?

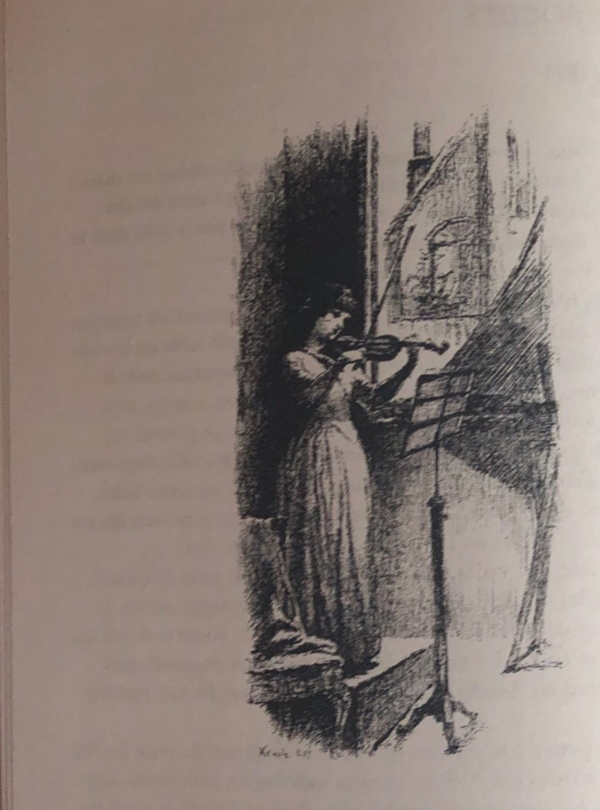
L'ouragan n'avait pas été doux, comme témoignaient les branches de chêne vert qui séchaient sur ce qui restait de la grande table en bois de cypre. Il avait mouillé pendant deux jours sans arrêt. Heureusement la cheminée avait tenu, et la garçonnière de la maison aussi. L'orage avait épargné toute la petite famille, c'était l'essentiel. Le toit, ça pouvait se réparer, les grands garçons arriveraient sans doute l'après-midi pour commencer le travail. En général, après un ouragan il faisait toujours beau... plus rien à craindre de la pluie. Tout se réparait ici. Tout se renouvelait ou repoussait dans cette jungle de Louisiane. Tout, sauf les vies.

« Tante Trine. Où va la musique? Elle est sortie pour toujours? Elle s'échappe par les cordes? Elle est perdue? Elle s'échappe goutte à goutte comme l'eau de la levée? » Adam serrait sur son coeur le trésor qui avait appartenu à sa soeur. Le violon, fabriqué par l'arrière-grand-mère Emmeline Broussard en Acadie, laissait piteusement pendre son manche inutile.

Catherine pensa aux poulets qu'elle tuait le dimanche pour les dîners familiaux. Les cordes du vieil instrument ballottaient comme des ligaments, inutiles à la bête qui ne chanterait plus. Puis un frisson la cloua au sol: le manche cassé lui rappelait le cou fracturé de Cécile.

Ce violon avait été le salut de la petite Cécile, noyée lors de cet horrible accident au cours d'une promenade il y avait deux ans. Elle aussi avait eu le cou cassé: la fracture avait dû se produire quand elle était tombée du tronc de l'arbre cornu qui liait les deux rives du petit bayou.

« Et si les cordes restent? Les cordes, Tante Trine ? » Catherine prit le vieux violon et le mit sous son menton. Fait du vieil érable qui avait poussé à côté de la vieille maison à Grand Pré, il possédait, selon la tradition familiale, des pouvoirs magiques. Sa création même avait des éléments du merveilleux: on racontait qu'il y avait au moins un siècle, un gros orage



Après la messe funéraire, elle coupa les cheveux de Cécile et les attacha au vieil archet qu'elle mit dans l'armoire à côte du violon. Gardienne de tous les souvenirs de la famille, ayant l'habitude des reliques, Catherine trouva cela tout naturel. Au lieu d'enterrer le violon avec Cécile, on mettait ainsi Cécile près de son violon.

était arrivé à l'improviste le 22 novembre, chose exceptionnelle durant l'automne en Acadie. Le lendemain l'arrière-grand-mère, Emmeline, âgée alors de 12 ans, avait trouvé une grande branche, tombée à deux pas de la maison. Frappée par un éclair, avait-on dit. Emmeline prit ce don de la nature comme un signe: il fallait en faire quelque chose d'unique. Un instrument. Un violon. Sauvé du feu de l'hiver qui s'annonçait, le bois avait répondu à la miséricorde d'Emmeline avec une reconnaissance sonore: le son du violon était doux comme la voix d'une sirène. Mais Emmeline faisait toujours attention de ne pas abuser du statut favorisé du violon et n'en jouait que quand elle était seule. Ce n'était pas aux femmes de jouer du violon: elles chantaient le soir après le souper et elles chantaient les berceuses.

En bonne Acadienne bien élevée, elle respectait la tradition mais suivait sa propre destinée: la musique se ferait. Mais seulement quand elle serait seule.

D'un coup, le monde d'Emmeline fut détruit: le Grand Dérangement mit en exil toute la nation acadienne. On racontait que le jour fixé pour le départ de son groupe, les mères de famille nouvellement arrivées à la plage découvrirent qu'il n'y avait pas de place dans les bateaux pour tous les effets personnels qu'elles avait apportés de leurs petites maisons. Il fallait donc abandonner sur la plage les berouettes pleines de marmites et d'édredons et prendre juste le nécessaire. Sachant que pour Emmeline son violon valait plus que la nourriture, sa mère ne dit rien quand celle-là le prit dans ses bras. En attendant l'ordre de marcher, la petite Emmeline se cachait entre sa mère et sa tante, saisie de peur, évitant les yeux inquisiteurs des soldats qui contrôlaient le départ. Son père et son oncle étaient détenus ailleurs, son frère cadet était déjà sur un autre bateau avec les autres enfants mâles, otages pour garantir un exil calme. Tout à coup un soldat anglais épia le violon et dit: « A fiddle! You think a fiddle is a necessity? I'll show you how much you need it! » Et il s'en empara. Emmeline voulu le reprendre, mais il la menaça de sa baïonnette et fit semblant d'en jouer devant ses camarades.

Après plusieurs heures, le Colonel remit au lendemain l'embarcation du groupe. Mais le soldat avait gardé le violon, malgré les prières et les pleurs d'Emmeline. Le soir, celle-ci avait trouvé le courage de se plaindre, sans succès, auprès du colonel lui -même. Et ce dernier, fâché et craignant une révolte de la part de ses prisonniers, avait fait monter une garde devant la porte d'Emmeline pour l'empêcher de sortir. Comme une

dernière gifle, il posta le petit soldat voleur devant sa porte.

Le lendemain, les camarades du soldat ne l'ont pas retrouvé à son poste. Après quelques heures, son copain l'avait découvert, prosterné sur la plage, raide, à côté du violon qui flottait à côté aux caprices des vagues comme un bébé à l'aise dans son élément. Trois heures plus tard un soldat pâle comme la mort frappa à la porte d'Emmeline et lui rendit son trésor sans dire un mot, puis se sauva en courant. Les soldats ne la dérangèrent plus au moment de l'embarquement et on la laissa monter dans le bateau sans la forcer à descendre dans la cale, où un pied d'eau salée attendait les misérables.

Le violon fit donc le grand voyage avec les exilés, les accompagnant dans leurs souffrances et trouvant un asile en Louisiane avec eux en 1763. Depuis plus d'un siècle c'était la gloire de la famille, et sa sonorité pure et cristalline avait enchanté plus de trois générations de danseurs. « Tante Trine. Où va la musique? » Ce n'était pas une question. C'était plutôt un cri d'angoisse qui rappela Catherine à la réalité. Elle n'avait pas de réponse. Le violon était un symbole du sort de la famille: brisé, meurtri, tenace, mais stérile. J'ai d'autres choses à faire asteur, se dit Catherine, ce pauvre violon pourra bien attendre. Il est inutilisable, mais je ne saurais pas le jeter: c'est la seule chose qui reste des aïeux.

Catherine prit le pauvre violon dans ses bras comme un enfant malade et le mit avec soin dans l'armoire. Puis elle prit le petit Adam dans ses bras et se mit à le bercer. Quel trésor il était! Et quel coup ça avait été deux ans auparavant quand la mort de sa soeur l'avait bouleversé. Il avait subi bien des chocs, ce petit orphelin.

Il y avait cinq ans, la mort soudaine de sa soeur en couches avait fait de Catherine une mère de famille. Le veuf, Guillaume, adorait ses enfants mais leurs visages et surtout leurs rires évoquaient la femme qu'il avait adorée et dont la mort lui infligeait un sentiment implacable de culpabilité. Il avait tant de peine à revoir les petits qu'il s'absentait de plus en plus souvent. Catherine, qui vivait seule dans la maison d'en face, prenait soin des petits. Trois mois après la mort de sa femme on avait trouvé ce pauvre veuf mort dans le bayou. Personne n'avait rien demandé; il s'agissait d'un accident de chasse, il avait dû trébucher et le fusil s'était déchargé. Et Catherine avait pris possession de la maison et des enfants.

Le petit Adam acceptait bien Catherine : il n'avait pas connu d'autre mère. Les filles bessonnes avaient été autre: à l'âge de dix ans, leur colère contre le bon Dieu avait été dirigée d'abord vers leur nouveau frère,

ensuite vers Catherine. Mais suite à une campagne acharnée, menée par leur tante pour gagner leur affection, elles avaient fini par l'accepter comme mère adoptive, et peu à peu l'acceptation était devenue affection.

On ne les aurait pas prises pour des soeurs: Cécile, née du soleil, chantait toujours et riait facilement : comme sa sainte patronne elle débordait de musique. Brune et sérieuse, Doris semblait garder en elle le côté sombre de la vie. Portée plutôt vers la cuisine et les sciences, elle cherchait toujours la compréhension. Si elle était née homme elle se serait fait médecin.

Mais un nouveau problème se présenta: une fois que les soeurs eurent accepté Catherine, elles se mirent à concourir entre elles pour son affection. Si Doris apprenait son catéchisme Cécile mémorisait les dix commandements. Si Cécile mettait une semaine pour broder une petite rose sur un mouchoir, Doris passait des nuits blanches pour en offrir une plus grande. Le soir sur la galerie après le souper, si Doris savait trois strophes d'une chanson Cécile en composait deux sur place pour pouvoir chanter davantage. Leur rivalité était devenue quelque chose de plus intense, une amertume, presqu'une haine dont les commères parlaient.

Catherine ne pouvait pas accepter cet antagonisme. En tant que maîtresse d'école, elle avait l'habitude des rivalités et savait toujours rétablir la paix. Mais elle ne pouvait rien contre cette jalousie. Catherine apprit à ne rien remarquer, à ne rien louer, de peur que l'une ne fasse la guerre sourde à l'autre.

Un jour Catherine décida que c'était bien le moment d'effacer cette rivalité. Elle donna à Cécile le vieux violon et demanda à Lionel, le vieux violonneux du village, de la prendre comme élève, une demande un peu audacieuse. Mais il y a consenti, à condition que la jeune ne joue pas en public. Ensuite elle alla parler de Doris à Luc, le traiteur du village. Il avait déjà remarqué son intelligence et offrit de la prendre chez lui pour lui enseigner l'art de guérir par les herbes et par les connaissances secrètes. Miraculeusement au cours de leur douzième année, la méfiance réciproque se transforma en tolérance, puis entente. Les bonnes femmes du village s'émerveillaient de cette réconciliation: on les voyait sourire, partager les secrets, se promener comme toutes les soeurs, à parler garçons.

Cécile fut charmée par le petit Alain, fils du juge Babineaux, alors qu'Hippolyte, le fils du forgeron, plaisait à Doris. Au moment où le petit Adam commençait à faire ses premiers pas, la famille entrait dans une période de paix.

Puis, comme un orage d'été que personne ne prévoit, cet horrible accident s'était produit il y avait deux ans et la lumière s'était éteinte dans le coeur de Catherine. Malgré sa dévotion au Seigneur, il semblait à Catherine que le Bon Dieu se moquait d'elle: il ne se contentait pas de donner trois enfants à Catherine sans qu'elle les veuille: trois ans plus tard il lui en avait retiré une.

Catherine connaissait bien les commérages: que Cécile avait incitée une haine sourde par sa beauté et sa gentillesse, et la jumelle l'avait assommée par jalousie. Ce n'était pas vrai, ce ne pouvait pas être vrai: Le constable avait constaté que Cécile avait dû trébucher sur le tronc de l'arbre couvert de mousse dont était fait le pont sur le bayou. Sa tête heurtant cet arbre, elle avait sans doute perdu conscience et se noya. Doris, courant devant elle, était revenue sur ses pas quand elle n'avait plus entendu chanter sa soeur, mais la chevelure chataigne de sa soeur avait disparu sous les herbes qui bordaient le bayou. Doris était allé chercher de l'aide, mais quand le constable était arrivé c'était trop tard. On l'avait trouvée le cou cassé, sans blessure. Doris avait été malade pendant un mois, délirant, hallucinant, réclamant sa soeur le jour, se réveillant en sanglotant la nuit. Adam demandait sans cesse à sa mère adoptive pourquoi la musique avait cessé, et Catherine dut se passer de deuil pour soigner ce qui restait de sa famille.

Et puis Catherine avait fait quelque chose que les mauvaises langues trouvaient bizarre mais qu'elle trouvait tout à fait normal. Après la messe funéraire, elle avait coupé les cheveux de Cécile et les avait attachés au vieil archet qu'elle avait mis dans l'armoire à côte du violon. Gardienne de tous les souvenirs de la famille, ayant l'habitude des reliques, Catherine trouva cela tout naturel. Au lieu d'enterrer le violon avec Cécile, on mettait ainsi Cécile près de son violon.

Et maintenant le violon était en miettes devant elle.

Comme sa vie.

le 22 novembre 1875

Catherine regarda avec satisfaction la maison remise en état. On attendait les invités pour fêter les fiançailles des petits. Un grand plateau chargé de gâteaux attendait les convives, qui allaient chanter et danser des danses rondes.

Les anciens élèves de l'école avaient fait preuve de leur affection

pour Catherine en arrivant chez elle le lendemain du passage de l'ouragan, et au bout d'une semaine toute la maison avait été reconstruite. Ils avaient même ajouté du nouveau bousillage pour protéger contre le froid pluvieux qui s'annonçait.

La maison devenait de plus en plus confortable à mesure que les enfants partaient: mais au moins Adam, lui, tiendrait compagnie pendant dix ans et amènerait un jour son épouse chez elle. La famille se perpétuerait.

La cheminée portait toujours les cicatrices de l'ouragan, mais juste après on l' avait badigionnée, ainsi que la principale porte de la basse-cour qui donnait sur le chemin. Maintenant, la cheminée se dressait orgueilleusement vers le soleil. Il y avait eu, après tout, une fille à marier. Selon la chanson,

C'est dans la maison là-bas,
Qui a une cheminée blanche
La fille qui est dedans
Est belle et ben plaisante;
Les amoureux y vont
Par derrière et par devant.

Depuis la mort de Cécile, Doris et Alain, rapprochés par leur douleur, avaient passé de plus en plus de temps ensemble, et Catherine se rendit compte un jour que le pauvre Hippolyte ne venait plus à la maison. Doris avait l'air d'aimer Alain. Catherine ne voulait pas que ce jeune homme oublie la première qu'il avait aimée, mais elle se dit que ce n'était pas son affaire. L'essentiel était que Doris soit heureuse. Catherine jeta un coup d'oeil sur Adam, qui portait un nouveau gilet et s'admirait dans le miroir. Lui aussi avait fait des progrès: il ne pleurait plus devant les grands vents. Les cauchemars avaient disparu. Il souriait de plus en plus souvent et parlait de moins de moins de Cécile. Parfois il sifflait même.

Dommage que le violon soit toujours muet. Après l'ouragan on en avait offert un nouveau à Catherine. Ce n'était pas le violon de son aïeule, apporté de la vieille Acadie, mais le son était bon. Catherine avait refusé : elle n'en jouait pas bien et elle préférait garder le vieux. Elle pensait à le réparer une fois que Doris et son galant seraient mariés. Elle le remit dans l'armoire, à côté de l'alliance de sa soeur.

le 22 novembre 1876

Catherine se réveilla en sursaut comme si une voix avait appelé son nom. Ne sachant pas pourquoi, elle sortit de la maison comme dans un rêve, errant sous la pleine lune pendant une bonne heure comme si elle était en quête d'un objet précieux sans savoir ni ce qu'elle cherchait ni où elle le trouverait.

Soudain comme prise par une fantaisie, elle s'arrêta devant un pin d'où sortait de la résine. Elle se saisit d'une boulette qu'elle emballa dans son mouchoir, un mouchoir que Cécile lui avait offert il y avait dix ans, brodé d'oiseaux moqueurs bleus et gris. Elle passa par l'église, y entra, alla au bénitier, et trempa le mouchoir dans l'eau bénite. Sortant de l'église elle traversa le cimetière et se dirigea vers le tombeau de Cécile. Sans hésiter elle ramassa trois feuilles sèches de chêne vert qui formaient un triangle sur le tombeau et une plume provenant d'une chouette qui venait au cimetière passer ses nuits en automne. D'un pas résolu, elle regagna la maison, entra dans la cuisine, prit le mortier et le pilon et réduisit en poudre la plume et les feuilles. Puis elle prit le vieux couteau et se blessa au troisième doigt de la main gauche, d'où jaillit une goutte de sang. Ouvrant le mouchoir mouillé elle prit la résine et y mélangea le sang et la poudre. Elle sortit le violon de l'armoire et mit cette substance de chaque côté de la fracture. Elle joignit les deux morceaux et massa le manche en ôtant toute trace de cet onguent. Elle remit le violon dans l'armoire, regagna son lit, et s'endormit si profondément que le lendemain on craignait pour sa santé: Doris avait dû appeler le médecin. Catherine ne savait ni d'où était venue sa fatigue, ni comment elle s'était coupé le doigt, ni pourquoi sa chemise de nuit était mouillée.

Deux jours plus tard comme Catherine ouvrait l'armoire elle fut surprise de voir que le violon était réparé, une petite ficelle nouée trois fois encerclant le manche. Elle prit le violon pour l'examiner et faillit le lâcher: il était chaud comme si quelqu'un en avait joué. Palpitait-il, ou était-ce le son de son coeur qu'elle entendit? Elle remit le violon sur le lit, et quelques heures plus tard, un peu remise de son choc, elle l'inspecta. En effet, il ne restait aucune petite trace de la cassure. Elle le mit sous le menton et fit quelques accords : le son cristallin était revenu.

Même les cauchemars doivent mourir un jour.

le 22 novembre 1877

Le jour du mariage, la calèche du jeune Alain arriva à l'heure. Alain en descendit et demanda son épouse. Quand Doris tout rougissante apparut devant son futur, tout le monde applaudit selon la coutume.

Le père du marié donna sa bénédiction au couple, et les trois parents firent l'éloge des futurs époux: Alain était bon habitant, Doris bonne travaillante. Après bien des larmes on quitta la maison pour l'église.

À l'accompagnement des cloches, le petit cortège arriva à l'heure, la messe fut simple, et bientôt les convives arrivèrent de nouveau à la maison. Les nouveaux époux, aux bras de Monsieur et Mme Babineaux et Catherine, s'assirent au bout des tables faites de planches posées sur les barils, couvertes de nappes blanches. On but à leur santé. Le gâteau de noce, embelli de guirlandes et un bouquet naturel de magnolias, suscita les ooh et les aah des convives: les commères, un peu déçues, s'émerveillaient de l'habileté de Catherine. Qui aurait cru qu'une vieille fille, ancienne maîtresse d'école, avait pu créer un si joli gateau?

Ensuite c'était au tour de Catherine de chanter « Adieu la fleur de la jeunesse. »

J'avais promis dans la jeunesse
Que je n'aurais jamais marier;
Adieu la fleur de la jeunesse, la noble qualité de fille,
C'est aujourd'hui que je veux la quitter.

Les larmes coulèrent, non seulement celles les demoiselles d'honneur, mais surtout celles de Catherine, qui pensa non seulement à la jeunesse envolée de Doris, mais aussi à la petite Cécile pour qui elle ne chanterait jamais cette chanson.

Les mots « Allons danser! » interrompirent la rêverie de Catherine. C'était maintenant le moment de la promenade des mariés. Mais où était le vieux Lionel, qui jouaient pour tous les bals? Il n'était pas jeune, après tout, et il oubliait des choses. Le silence était pénible. Adam disparut pendant un moment, puis rentra avec le violon qu'il tendit à Catherine en disant « Voilà, Tante Trine. Tu joueras pendant que je vais chez Lionel, c'est à toi de jouer asteur. C'est la tradition. »

N'ayant pas joué depuis longtemps, elle ne savait pas quoi faire.

En plus, elle jouait très mal: c'était Cécile qui jouait si bien, tout en chantant. Et jamais en public. La jeunesse attendait, et les commères avait commencé à parler entre elles. Tout le monde attendait.

Catherine prit le violon que lui tendait Adam. Un bruit courrit: Est-ce le vieux violon? Il n'est pas cassé? Elle le mit sous le menton, et commença à jouer « La valse de la famille. » Après la promenade, elle essaya de s'arrêter. Mais le son continua. Le violon sembla prendre une voix! Est-ce qu'elle entendait des paroles? Ce n'était pas possible. D'où venaient-elles? Elle se croyait la seule à les entendre. Mais non. Elle voyait les autres qui s'approchaient d'elle en se demandant qui chantait.

Cric. Cric. Crisss.

Des paroles? Impossible.

Crisss. Criss... Rissss. Risss.

Un silence atroce descendit sur les invités. Catherine, angoissée, voulu s'arrêter, mais elle ne pouvait pas. Il lui semblait que le violon frissonnait tout seul. Elle continuait à jouer ce qu'elle croyait être une valse. Mais elle n'avait plus de pouvoir sur ses doigts

Risss. Do--risss. Do, Du. Yé. Yé. No-yé. No-yé.

Do-ris m'a no-yée. Risss. Criss.

Effaré, tout le monde se retourna vers Doris immobile, bouche bée, pâle comme la mort. Celle-ci se tourna et se sauva. Les invités étaient cloués au sol. Son nouveau mari, saisi d'épouvante mais angoissé pour son épouse, la suivit en courant. On passa la nuit à chercher les nouveaux mariés. Alain rentra à l'aube, trempé, épuisé. Rien. Le constable même prêta son aide, mais on ne trouve rien. Personne.

Le lendemain, au moment du lever du soleil, au même endroit où Cécile était morte cinq ans auparavant, on trouva Doris, au bord de l'eau, toujours en robe de mariée, toujours coiffée par la couronne de fleurs en papier.

On aurait dit qu'elle était noyée, mais elle était sèche, sans blessure, sans tache, les yeux fixés sur un grand vide.

May Waggoner

35 000 Luthériens, Lisa St. Germain et moi

Le moment présent m'échappe. Un congrès de 35 000 jeunes Luthériens portés sur la prière, les brochures touristiques et les visites guidées ont envahi la ville. J'ai trop bu hier, de la vodka canadienne achetée dans une pharmacie de la Nouvelle-Orléans. Tout défile rapidement autour de moi, bien que la voiture consulaire que j'ai volée la nuit dernière roule très lentement. Elle est noire, à l'image qu'on se fait des véhicules provenant de pays étrangers. J'hallucine une version saccadée de ce qui m'est familier. Les gens sur le pavée suent excessivement devant différents commerces de pacotille. La sueur qui perle autour de leur bouche pourrait être la mienne. Chacun de leurs mouvements devient pour moi une secousse nerveuse derrière le volant.

À quatre heures, une douce brise transporte les odeurs du Quartier français – un mélange de moisissure tropicale, d'alcools colorés et d'indiscrétions. J'aurais besoin d'une bouteille d'eau, d'aspirine et de plusieurs vitamines. Des visions m'assaillent – celles d'un trappeur du dix-huitième siècle chaussé de peaux d'écureuils écrasés – me donnant ainsi l'impression de remonter le Mississippi jusqu'aux Grands Lacs, et de me retrouver dans les bois de la forêt ontarienne alors que je conduis doucement sur la rue Canal. En fait, je reconnais que mes impressions du moment appartiennent aux excès de la veille. La plaque d'immatriculation de ma voiture consulaire inspire le respect dans le regard des piétons. Les vitres sont teintées et personne ne peut voir que je porte une paire de shorts, un t-shirt psychédélique, un chapeau de cowboy et des lunettes fumées de style camionneur.

***

Je suis originaire du nord de l'Ontario où j'étais dentiste. Ça fait maintenant deux ans que j'habite la Nouvelle-Orléans, et trois jours que je suis rentré du Golfe du Mexique où j'exerce le métier de cuisinier sur une plate-forme pétrolière. Hier soir dans un restaurant du Faubourg Marigny, j'ai fait la connaissance de Lisa St. Germain qui termine ses études en relations internationales. Elle était venue passer le week-end à la Nouvelle-Orléans pour retrouver son amie Simone, une danseuse dans un bar où les



Le moment présent m'échappe. Un congrès de 35 000 jeunes Luthériens portés sur la prière, les brochures touristiques et les visites guidées ont envahi la ville. J'ai trop bu hier, de la vodka canadienne achetée dans une pharmacie de la Nouvelle-Orléans. Tout défile rapidement autour de moi, bien que la voiture consulaire que j'ai volée la nuit dernière roule très lentement.

serveuses aspirent à maîtriser la danse du ventre. J'aurais voulu avoir l'opportunité d'apprendre à la connaître et de la fréquenter, mais j'ai immédiatement senti l'emprise de Simone sur Lisa.

L'année dernière, en Georgie, la sœur de Lisa est tombée dans un coma. Toute la famille était montée à Atlanta afin de se relayer au chevet de la jeune femme. Ce soir-là, Simone avait été transportée à l'urgence du même hôpital pour une fracture au nez . Les deux jeunes femmes s'étaient rencontrées dans les corridors de l'urgence. Lisa pleurait, Simone avait été séduite. Jamais Lisa n'avait été embrassée par une femme auparavant. En fait, elle n'avait éprouvé ce soir-là que le besoin de se rapprocher d'une présence féminine, un peu comme si elle avait cherché à retrouver sa sœur dans le coma. Une relation complexe et ambiguë s'était développée entre les deux jeunes femmes dans les semaines qui avaient suivi. Des conversations torrides où l'intensité ravageuse de Simone et la confusion de Lisa avaient eu comme fond la nuit de juillet.

Néanmoins, Lisa et moi nous regardions tendrement. Dans nos verres, le son des glaçons ruisselant m'avait rappelé le bruit magnifique d'une série d'applaudissements dans un auditorium, comme si notre rencontre allait bientôt être couronnée d'un grand succès. Mais Simone, jalouse, nous regardait enfiler des cocktails les uns après les autres. Elle me dévisageait, recherchant avidement l'attention de Lisa en lui caressant la nuque et en lui soupirant des histoires sur les habitudes sordides de ceux qui comme moi, travaillent sur les plate-formes dans le Golfe. « Beaucoup d'entre eux », avait-elle soupiré à Lisa, « passent dans cette ville comme on passe dans un port ». Ses paroles avaient tellement de venin que j'avais écumé le fond de mes poches afin de trouver un mouchoir. Et c'est de ce venin que Lisa avait de besoin pour survivre. Leur relation était encadrée comme un portrait funéraire animé par l'état comateux de sa sœur. Leur complicité me réduisait au rang de voyeur. J'étais devenu inutile. Navré, je m'étais mis à boire jusqu'à perdre toute forme de décence et de politesse. Simone avait été la première à remarquer en moi ce court moment de transition où les vagues de l'alcool vous donnant l'impression de naviguer dans le ciel, vous entraîne dans un profond délire. En l'espace d'un instant, j'allais devenir un carnaval de moi-même. Je préférais m'éclipser, avant que Lisa ne reconnaisse en moi la présence insalubre d'une fête populaire au cœur d'une ville huppée et respectable.

***

La conduite est devenue plus difficile puisqu'il me faut constamment éviter les groupes de jeunes Luthériens et leurs sacs à dos mauves qui ralentissent le fonctionnement de la ville. Ils sont partout. On dirait un maladroit mirage évangélisant en pleine puberté. Mes visions de trappeurs m'ont abandonné. La grande quantité d'aspirines que j'avale me fait reprendre conscience de moi-même. Les vitamines que je noie à grandes gorgées rendent ma conduite agressive. Je pourrais facilement frapper un de ces 35 000 jeunes Luthériens. Je me demande si l'immunité diplomatique pourrait couvrir une telle éventualité.

***

Ma rencontre avec Lisa avait été brève. À travers elle, j'étais parvenu à m'absenter de moi-même – l'essence même de ce que j'étais venu chercher à la Nouvelle-Orléans. J'avais cru croiser dans son regard le passage que j'aurais dû emprunter à mon départ de l'Ontario. J'étais venu à la Nouvelle-Orléans pour faire la rencontre de celui que je souhaitais devenir. Je fus donc extrêmement déçu, après quelques mois d'errance, de me retrouver dans la peau alcoolisée d'un cuisinier qui se prenait pour un cowboy psychédélique. Avec le recul, il est évident que j'aurais dû passer par une agence de voyage, me payer un séjour selon mon budget et ensuite retourner à ma pratique de dentiste.

Je savais que je n'allais jamais revoir Lisa St. Germain. Mon amertume s'était alors transformée en un désir violent de me procurer une arme à feu. J'avais donc besoin de me médicamenter davantage. À la pharmacie où les gens du Faubourg se procurent des onguents et leurs magazines préférés, on pouvait se procurer 40 onces de vodka canadienne pour huit dollars. Je m'étais ensuite dirigé vers le quartier des Champs Elysées pour rendre visite à un ami cinéaste, qui gagnait sa vie comme camionneur. Il est alcoolique. En marchant, j'avais remarqué un bout de papier sur le sol. Le nom d'un certain « Sterling Louvière » y était inscrit, avec un numéro de téléphone. Sterling avait dû laisser son numéro à une jeune fille en souhaitant qu'elle l'appelle. Je m'étais mis à pleurer, en me disant que jamais il n'allait recevoir ce précieux coup de téléphone.

***

Pat, mon copain camionneur aux aspirations cinématographiques, vient de se réveiller. J'avais complètement oublié qu'il dormait sur la banquette arrière de la voiture. Ce sont ses lunettes fumées que je porte. Sa greffe de cheveux à bon marché paraît artificielle dans le rétroviseur. Je lui

passe un peigne.

« Où sommes-nous?, me demande-t-il.

-Sur Canal.

-Il y a beaucoup de monde. Il doit y avoir une convention ou quelque chose.

-Oui

- C'est ta voiture?

-Non, c'est une voiture consulaire. C'est pour impressionner Lisa St. Germain.

-Lisa qui?

-St. Germain.

-Ah oui, celle qui étudie en relations internationales. Tu la vois?

-Il y a beaucoup trop de Luthériens.

-Hé, est-ce que tu pourrais me déposer plus haut là-bas, je viens de me souvenir que j'ai un voyage à faire au Michigan. Je pense que je devais partir ce matin ».

Je dépose Pat à quelques coins de rues plus loin. Il me remercie pour le peigne. Avant de descendre, il me dit qu'on devrait se voir à son retour du Michigan, et parler de ce documentaire qu'il veut réaliser sur ma vie. Pat a toujours rêvé de réaliser un documentaire sur un cowboy à la dentition parfaite. Il n'a, à ce jour, mené aucun projet à terme.

***

On m'avait refusé le droit d'entrer aux Mille Iles. Je n'avais sur moi aucune trace de mon identité et c'est Pat qui m'avait fait rentrer clandestinement au pays. Il revenait d'un voyage à Cornwall. Le trajet vers la Nouvelle-Orléans s'était surtout effectué de nuit. Ma rencontre avec Pat avait déterminé le lieu de ma destination. Dans le sud, le ciel devient gris perlé avant l'orage. On pourrait faire un drapeau de ce ciel, à partir d'un tissu empreint de l'odeur émanant des azalées en mars. À mon arrivée, je m'étais installé chez Pat. Le soir, vers huit heures, j'aimais marcher dans les rues de son quartier afin de m'imprégner de cette odeur qui rend la nuit aussi liquide qu'apaisante.

Mon premier travail m'avait obligé à passer de longues journées à étamper des formulaires comme on le faisait il y a trente ans. Mon encre préférée était le rouge. Les Américains autour de moi avaient l'accent qui allait devenir le mien. Pat et moi passions nos soirées à boire de la vodka.

Il perdait ses cheveux et me parlait constamment du documentaire qu'il souhaitait réaliser sur ses expériences de camionneur. Je ne voyageais que très peu moi-même, préférant rester à la Nouvelle-Orléans et me familiariser avec la ville. Après avoir quitté mon premier emploi, je m'étais dit que j'aurais pu conduire des taxis en excellente condition. Mes cigarettes auraient été blanches, leur fumée insipide comme les clients que j'aurais conduit de l'aéroport à leur hôtel respectif.

Mais à l'époque, j'entretenais la vague notion –j'ai en fait entretenu plusieurs vagues notions dans ma vie– de m'inscrire à une chic école culinaire. C'est pour cette raison que j'avais choisi d'aller travailler comme cuisinier sur les plate-formes pétrolières, afin d'acquérir une certaine expérience. Mais l'environnement des plate-formes avaient rapidement mis fin à mes ambitions. Je travaillais vingt-et-un jours d'affilée, dans des cuisines métalliques en compagnie de cowboys du Texas qui appréciaient les nuances de la musique psychédélique. Je devins rapidement un des leurs. Nos aspirations respectives avaient fait place à la monotonie des lieux et des nos habitudes. Par les soirs de grands vents, alors que le creux des vagues rendait la pêche en haute mer impossible, nous nous réunissions dans la salle d'activités pour nous rappeler que nous étions tous, sans exception, habités par le mystère d'une légende qui circule de plate-forme en plate-forme, à travers le Golfe. La légende disait qu'un jour, l'esprit d'une jeune femme comateuse viendrait nous libérer des jours et des semaines qui circulent en nous. Elle serait discrète, secrète et silencieuse, évidemment, puisqu'elle serait dans le coma. Nous souhaiterions tous, sans exception, un jour la rencontrer. Son nom aurait été Lisa St. Germain selon la légende, et elle nous aurait accordé à tous, le droit d'échapper à nous-même.

Selon la rumeur cependant, le nom de Lisa St. Germain était en fait celui de la dame en charge de la compagnie d'assurances qui assurait la plupart des plate-formes dans le Golfe. La rumeur voulait que la dame en question réside en Floride. Mais quoiqu'il en soit, chacun de nous gardait en lui une vision forte et personnelle des qualités et des attributs de sa propre Lisa St. Germain. Pour certains, elle avait les attributs de ces jeunes femmes qu'on retrouve dans les magazines aux toilettes, ou entre les draps de nos lits. Pour d'autres, elle ressemblait aux vedettes des films qui étaient présentés dans la salle d'activité tous les soirs. Pour les travailleurs mexicains, elle avait revêtu les habits de la vierge de la Guadeloupe, et elle s'appelait « Santa Lisa de Tijuana ». Mais pour moi, elle n'avait eu ni traits, ni

visage. Elle n'avait été qu'un espoir, que le fantôme d'un désir –du moins, jusqu'à ce que je fasse sa connaissance dans ce restaurant du Faubourg Marigny. Jamais cependant, je n'aurais cru la voir étudiante en relations internationales. Jamais cependant, je n'aurais cru la voir accompagnée d'une jeune femme appelée Simone.

***

Je dois me souvenir de ne plus jamais écouter Pat lors de nos profonds délires alcoolisés. J'étais au bout de moi-même en arrivant chez lui. Mon cœur était carbonisé par le fait que Lisa St. Germain m'avait glissé entre les doigts. Pat n'avait rien compris à mon chagrin. Il avait seulement retenu le fait que je m'étais fait rejeter par une jeune étudiante en relations internationales. J'étais complètement saoul, Pat avait lui aussi bu énormément. Et dans un de ces moments qui font de lui un des plus grands camionneurs aux aspirations cinématographiques de la Nouvelle-Orléans, il m'avait convaincu de nous rendre dans le quartier des affaires, de voler une voiture consulaire et de retourner dans Marigny pour impressionner la jeune Lisa St. Germain. La logique de l'alcoolisme est telle, que le projet de voler une voiture consulaire pour impressionner une étudiante en relations internationales, faisait sens. Nous avions terminé la bouteille de vodka canadienne avant de nous mettre en route. Cependant, il était impossible, dans notre état, de faire quoique ce soit. Pat avait alors téléphoné à son ex-femme, qui avait accepté de nous y conduire en échange de cinquante dollars.

***

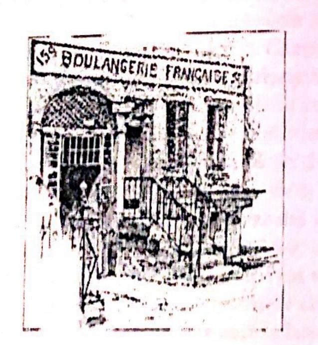
Ma conduite est de plus en plus agressive. Je m'en veux de m'être laissé entraîner dans une situation dont les répercussions diplomatiques peuvent provoquer mon arrestation et mon éventuelle déportation. Je devrais simplement stationner la voiture, jeter les clés dans les égouts et retourner chez moi. Demain, je compte m'inscrire à un programme de réhabilitation alcoolique en douze étapes. Ça sera difficile, je le sais, mais je pourrai certainement demander à un de ces 35 000 jeunes Luthériens que j'essaie d'éviter de me servir de guide spirituel.

J'avais à peine terminé l'ébauche de cette dernière pensée, que je dû faire une manœuvre afin d'éviter un des jeunes Luthériens debout en plein milieu de la rue. La consultation de guides touristiques ne devrait être tolérée que sur les trottoirs, dans les restaurants ou à l'hôtel. Et c'est en effectuant cette manœuvre, que je percuta l'aile arrière gauche d'une voiture policière. Les policiers sortirent immédiatement de leur voiture.

Alors que l'un d'entre eux appelait pour du renfort, je remarqua, dans un moment de clairvoyance, que celui qui s'avançait vers moi avait une dentition extraordinaire.

Pendant un court instant, j'oublia le ridicule de mon attirail vestimentaire et mon souhait de peut-être un jour revoir Lisa St. Germain. Brièvement, je revis l'Ontario, ma pratique de dentiste et j'évalua que le policier qui s'avançait vers moi n'avait besoin que d'un simple nettoyage.

Erik Charpentier



Les yeux plus grands que le coeur

Je me rappelle la première fois que je l'ai vue ; c'était un jour d'automne et les érables étaient en feu.

Les filles avaient sorti leurs gilets de laine, leurs bottines en cuir et leurs écharpes pastels. Elles étaient comme des torches en flammes sur le campus universitaire.

Leur vue me donnait un pincement au cœur. Elles me rappelaient que je n'avais pas de chandail à soulever pour enfouir mes baisers. J'ai toujours été de nature inflammable.

Mon impatience était tenace et pourtant je n'osais pas chasser la grisaille qui s'était installée dans mon cœur depuis ma dernière histoire d'amour. Je marchais sur d'anciennes braises qui avaient perdu leur chaleur. J'aimais l'idée d'une lente convalescence amoureuse: ça donnait de la valeur à ma relation et ça m'excusait un peu.

Les filles étaient belles et l'idée d'être une nouvelle fois épris m'inquiétait un peu. J'étais plein de désirs et pourtant c'était le calme plat. Je me contredisais parfois. L'habitude avait chassé le malaise.

Il m'arrivait d'être sur le point de briser la glace et de me manifester à un regard intrigué croisé au hasard d'une promenade ou d'un arrêt au café, mais il me manquait un peu d'aplomb. C'était chaque fois partie remise, mais ce n'était pas grave. Il ne fallait pas s'affoler.

J'attendais l'incontournable, l'inévitable, et mes errances se prolongeaient. J'étais en quête d'un visage indéfini qui prenait les traits de celles que je trouvais charmantes. Je cherchais à être aimé plus qu'à aimer. Je le sais maintenant, mais ça n'a pas toujours été le cas. J'attendais un appel du destin, un signe précis. J'étais en vadrouille.

Je me rappelle cet automne où la ville avait été gagnée par les flammes. J'avais eu l'impression qu'octobre était tombé en classe. Les vacances étaient terminées et j'ignorais que le monde était sur le point de changer. Rien n'était fini. Le vent allait souffler d'ailleurs, c'était pour bientôt. Les feuilles mortes s'agitaient et craquelaient sur mon passage.

J'étais timide par manque d'expérience. J'étais frileux de l'intérieur. Il y avait cette peur en moi d'être arrêté en cours de route, fermé à la circulation pour visibilité réduite; un cas de grosse tempête où tout s'arrête

quoi qu'il en soit. Il faut parfois se mettre au neutre, éteindre les moteurs et attendre que ça passe.

J'avais vingt-deux ans et bien des casse-têtes à compléter. Je ne perdais pas confiance. L'amour ne se reconnaît pas à la couleur de son étiquette. Il se trouve en vrac ici et là dans les grandes surfaces de nos existences pêle-mêle — et encore. J'avais lu quelque part dans un livre de psychologie populaire américain que les gens se font une raison lorsqu'ils n'ont pas ce qu'ils veulent. Je m'étais dit qu'il devait y avoir des âmes en état de manque plus sérieux que moi.

Même si la vie, c'est meilleur avant une certaine date, rien ne spécifiait ma date d'expiration. Il y avait au moins ça de gagné.

Je rêvais à un prochain amour dès que j'avais une minute. Les filles, c'était mon carburant. J'avais des goûts difficiles, ça me causait des soucis inutiles, mais à côté de la couche d'ozone et du réchauffement de la planète, ce n'était pas si mal. Je pouvais m'en accommoder. Je voulais vivre grand, aimer à tout prix, comme si j'étais sur le point de prendre un coup de vieux.

La vie, c'est sans garantie ni remboursement. Il faut prendre de bonnes décisions car on gagne un temps fou à bien se connaître. Je le dis très sagement — et en connaissance de cause — car j'ai passé des après-midi entiers au garage et au centre commercial et il vaut mieux s'y prendre de bonne heure. Le temps ne va pas au poubelle. Il ne se recycle pas non plus. C'est dommage de voir que l'on perd à l'échange et que l'on vit selon nos moyens. On devrait pouvoir aimer sans hypothèque ni compte d'épargne. On retire toujours quelque chose, même quand on fait de mauvais placements sur des marchés à haut risque.

La prétention ne soulève pas grand chose dans le petit four de nos vies respectives, si ce n'est le ridicule du dégonflé. J'aime bien philosopher de temps à autre, autour d'une bière avec J*** et H***. Ça nous fait oublier qu'on était peu de chose.

Je me faisais peut-être du cinéma avec mes histoires, mais j'étais sûr d'un truc : la vie, ce n'est pas comme les pots de confiture qui se conservent au réfrigérateur pendant des lustres. Elle figure uniquement au menu du jour et on doit la consommer à la température de la pièce. La réfrigération, c'est pour les gens qui achètent en grande quantité avec l'idée de faire des économies.

Il m'arrivait de penser à ce que je deviendrais avec les rides ; bien que c'était encore loin, c'était une raison comme une autre pour me don-

ner le courage de faire les premiers pas en amour.

Mamie disait qu'on ne vieillissait pas. On se réveille usagé un matin et on se demande ce qui s'est passé avec le cœur. J'y pensais souvent et il y avait le danger de vouloir trop en faire. Dès que j'avais un accès d'anxiété, je me ressaisissais en pensant à ses yeux doux, à ses mains en papier de soie et à sa voix qui n'avait rien perdu de sa jeunesse. Je retrouvais aussitôt la forme. Avec sa soupe au cresson qui n'a pas d'équivalent au comptoir des pharmacies, la vie était plus facile.

Je me rappelle la première fois que je l'ai vue. Le soleil se couchait et j'espérais l'inattendu. Les ombres secouées par la brise s'allongeaient paresseusement sur le sol frais et humide d'octobre. Le ciel était sans nuages et d'un bleu si foncé qu'il rappelait la mer un jour d'été derrière le Five Flags Inn à Pensacola. Je m'en souviens car j'avais levé la tête pour me donner un semblant d'arrogance.

Je m'étais arrêté au milieu des étudiants en fuite qui allaient prendre l'autobus et j'avais vérifié qu'il me restait assez d'argent pour manger. Je n'étais pas riche, mais je faisais comme si. J'avais quelques dollars en poche, de quoi me payer un café sur la rue Saint-Jean: c'était l'essentiel. H*** était peut-être rentré du restaurant ou J*** de la boutique. Je pouvais passer les voir, on ne savait jamais.

Je portais beau ce jour-là avec mes pantalons en velours cordé, mon gilet bleu-marin et mes souliers achetés l'été précédant chez Aldo. Il ne faisait pas assez frais pour que je mette mon manteau de cuir, mais j'étais satisfait de mon habillement. J'avais les cheveux légèrement en désordre. Certains de mes amis en littérature disaient que je ressemblais à Alexandre Dumas fils. Ils avaient vu sa photo dans une anthologie de la littérature que le professeur H*** avait un jour apporté en classe. Bon. Je n'ai pas vérifié. L'idée de ressembler à un écrivain me satisfaisait.

Rien ne pressait et pourtant je me faisais de la bile. Je pensais à Eliza. Elle venait de me dire au revoir dans le hall. Elle avait déposé un rapide baiser sur ma joue et j'étais resté là, muet, bien seul car elle avait quelqu'un d'autre dans la vie. Je la revoyais avec ses cheveux bruns bouclés, toute élégante dans sa veste en cachemire, avec le souvenir d'un spectacle de danse et de sa main dans la mienne. Il n'y avait pas eu de suite. Elle avait fini par me présenter son copain et je m'étais lié d'amitié avec lui, c'était pathétique. J'avais des principes et je lui en avais un peu voulu. Je

n'avais pas osé lui demander pourquoi elle avait tardé à me parler de lui car je prêchais par naïveté.

Il me semblait que le bonheur coulait de source, qu'il ne fallait pas le voler aux autres ni le tendre comme un mouchoir ; j'avais encore beaucoup à apprendre.

Et puis Eliza sentait la vanille — et la vanille ne pardonne pas.

J'avais échappé un éclat de rire en sortant du pavillon universitaire en me disant qu'il y en aurait d'autres, il y en aurait toujours. Je cherchais l'amour, il y avait un moment que j'avais aimé. C'était le plus ardu.

Il y avait ma mère qui me disait toujours: « Fais ce qui te tient à cœur. Tu es le seul à savoir si tu es heureux. » Elle me téléphonait même le samedi matin pour me le rappeler lorsque je venais à peine de dormir quelques heures après être sorti toute la nuit. Je la rassurais du mieux que le pouvais en lui parlant d'une nouvelle rencontre. Mon père se mêlait parfois à la discussion, à sa façon, et je me recouchais en me disant qu'ils s'en faisaient parfois trop pour moi. C'était quand même bien de les avoir.

La tête haute, un peu fier, faussement confiant, j'avais mis mes lunettes de soleil en me faisant des promesses. Je devais chasser les yeux mordorés d'Eliza.

J'ignorais ma propre valeur, disait-on : il était vain de tourner de la sorte autour d'elle, j'étais aveugle aux autres filles. J'avais espéré un horizon à mon cœur et je m'étais convaincu d'une prochaine illumination — ça me semblait légitime. Il y a trop de gens qui achètent des billets de loterie pour passer la rengaine et je m'étais juré d'éviter un pareil désespoir.

Je passais mon temps à rêver d'une prochaine rencontre et ça me convenait. Il y avait des moments où je ne savais plus si j'étais à l'université pour étudier ou pour aimer. Je passais un temps fou à lire dans les yeux des filles. Je ne comprenais pas tout, mais il y avait des sciences qui étaient là pour offrir des réponses. Je me promettais de m'y mettre un jour, car avec les yeux des filles, je ne m'ennuyais jamais. Je me disais que les livres, c'était parfois écrit à défaut d'avoir des yeux à chérir.

J'avais pris l'habitude de déambuler dans les couloirs, les halls et les salles de cours avec cette immense envie de séduire et d'être aimé.

C'est peut-être ce qui m'a sauvé ce jour-là, qui sait?

J'avais de l'ambition. Je le gardais pour moi. Il y a des pensées qu'il est préférable de taire. Je voulais connaître de grandes amours, être

écrivain, publier des articles dans le New York Times et participer à des émissions sur NPR.. L'idée m'était venue en écoutant Garrison Keiller à la radio américaine, un samedi soir de septembre, et je croyais que c'était pour la vie, mais j'étais jeune. Il n'y a rien de plus séduisant que la vingtaine: on est ce que l'on rêve d'être.

Il y avait des jours où je me voyais jusqu'au cœur, ou j'étais sur le point de comprendre, mais l'impression flambait le lendemain et je n'étais pas plus avancé. Cela me fatiguait. Je n'avais aimé qu'à demi et le souvenir de mes dernières rencontres s'étiolait comme une fin de brume à la plage.

J'attendais des passions, une existence bien tassée que Laura avait lu dans mes lignes de la main lorsque nous étions en Gaspésie un été pas si lointain où j'avais pour la première fois vu l'Atlantique et embrassé un corps difficile à oublier.

J'étais impatient. H*** me le rappelait souvent lorsqu'on prenait un verre sur son balcon. On se ressemblait. J*** aussi me le répétait également, mais je ne savais pas ce que je voulais —ou peut-être trop? J'avais en tête l'impression d'une rencontre, une série d'images et de sensations, il me suffisait d'y réfléchir un instant pour la faire jaillir à ma conscience.

Cette autre, je la reconnaîtrai. On a tous ses certitudes.

Je l'ai donc vue, là, devant moi. Elle était assise sur un banc à l'entrée du pavillon et fumait une cigarette. Ses cheveux flambaient dans la lumière ocre et ses vêtements piaffaient au vent.

Elle sentait l'impatience et pourtant son visage était calme. Je l'ai tout de suite vue à la proue d'un bateau, là où rien ne presse, là où l'on ne distingue plus trop bien la part du rêve et du voyage. Je me suis rapidement attaché. Elle a jeté sur moi son regard amusé. Elle ne pouvait pas mieux faire.

Elle était accoudée sur ses genoux, en jupe longue, avec ses bottines noires et ses grands yeux verts qui me faisaient la fête. Des feuilles mortes tournoyaient à ses pieds. Je me suis dit que c'était là un signe et qu'il fallait m'approcher.

Elle avait le charme de celle qui ne se souvient pas de son numéro de téléphone mais qui connaît le prix des rouleaux de printemps au thaïlandais du coin. Un mélange d'insouciance et de curiosité dévorante. Avec ses pinces multicolores en forme de papillons dans ses cheveux châtains et

ses petites lunettes cerclées de noir, je l'avais trouvée mi-gamine mi-sérieuse. Sa voix légèrement accentuée chassa la première impression. Son visage s'animait à chacune de ses phrases. J'hallucinais. J'étais avalé par la blancheur innocente de ses yeux, par le battement de ses cils, ailleurs.

— Tu viens d'arriver? lui avais-je demandé.
— Ça se voit? avait-elle dit en penchant la tête, comme déçue d'avoir été démasquée.
— Tu ne ressembles pas aux autres... Et tes cigarettes sentent le tabac américain...

Je devais lui parler du regard sans le vouloir car mes mots la faisaient sourire. Je n'accostais pas les filles sans prétexte, je me disais timide. Je me trouvais audacieux. Elle devait avoir les yeux plus grands que le cœur pour me faciliter ainsi l'approche. Elle avait dû connaître plusieurs hommes. Je lui imaginais des amours et des aventures. Il y avait ce mystère qui flottait autour d'elle.

— Je ne savais pas que les cigarettes américaines avaient une odeur particulière?
— Différente... Ça me rappelle un voyage à Boston...
— Tu as aimé?
— C'était un beau voyage... avais-je dit en détournant mon regard pour me détacher de ses yeux qui faisaient déjà bonne pèche dans les miens.
— Ça me fait plaisir de te rencontrer, avait-t-elle lancé après avoir souri. Je m'appelle Michelle.
— C***. Et tu viens d'où, tu as un bel accent?
— De Louisiane. Je suis en voyage d'échange.
— Tu parles très bien français.
— Merci. Mon père est Français. Il est pâtissier à La Nouvelle-Orléans.
— Tu es née aux États?
— Oui, mais je suis souvent allée en France avec mon père pour des concours culinaires.
— Et maintenant tu es au Québec.
— J'adore le sucre d'érable sur le pain perdu... I'm joking. J'ai rencontré un Québécois qui traversait les Etats-Unis en

Volkswagen. Il n'avait pas fumé depuis un mois et on a grillé un pétard sur la plage. Il avait une peine d'amour. Il m'a parlé du bruit que font les pas lorsque l'on marche dans la neige. Je trouvais qu'il avait de beaux mots.

— Tu l'as revu depuis?
— Non. Il m'a envoyé une carte postale de Big Sur il y a un an. Je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Son regard brillait comme un réverbère un jour de pluie, je me garda de lui en parler. On disait que j'avais beaucoup d'imagination et ça me causait des embarras de temps à autres.

On avait emprunté le sentier de terre battue qui traversait le boiser du campus. Son rire s'était mêlé aux feuilles agitées par le vent ; on aurait dit des oiseaux sur le point de s'envoler. La lumière avait brillé dans ses verres fumés et les reflets m'avaient aveuglé. La rencontre m'enchantait. J'imaginais déjà les annonces que j'allais faire à H*** et J***. Une jeune et jolie américaine qui parlait français, c'était du jamais vu dans ma vie.

Le vent soufflait et le jour tombait. La nuit allait bientôt recouvrir la ville. Les nuages s'amoncelaient dans le ciel et je me demandais pour combien de temps je pourrais parler avec Michelle. Je devinais que ces minutes ne seraient pas les dernières, qu'il y en aurait d'autres, c'était forcé, mais mon cœur s'activait et ça me rendait l'aveu plus difficile. J'avais beau ressembler à un écrivain célèbre qui avait sa photo dans une anthologie de littérature, je peinais à écrire ma propre histoire.

J'ai poursuivi ma petite marche en compagnie de Michelle qui se plaisait visiblement à me parler en attendant que les choses se précisent d'elles-mêmes. Je me disais que tout se déploierait au moment de se quitter devant le pavillon Desjardins. Il y aurait cette minute où la discussion cesserait, où, muet face à l'autre, il serait possible de lancer une invitation. J'avais beau trouver que nous nous plaisions bien, déjà, je me sentais quand même tout maigre à l'intérieur. Je multipliais les remarques comme le paon déploie ses plumes; je voyais bien qu'elle n'était pas du genre à perdre son temps avec les garçons. Elle avait un sacré caractère, ça se lisait au battement de ses cils et à sa façon d'attendre mes répliques, mon opinion.

Je voulais que tout soit sur le point de commencer.

J'avais espoir. Son air espiègle me ravissait. J'ai pensé un bref instant à Mamie et je me suis promis de ne pas laisser passer ma chance.

Elle me parla du Golfe du Mexique où le soleil plombait sans relâche depuis juin. Elle venait d'une toute petite ville le long de la côte où l'on ne rêve que de partir. Comment pouvais-je résister?

— Est-ce qu'il y a un salon de thé quelque part?
— Il y en a un tout près d'ici… ce n'est pas le thé à la menthe de la Mosquée de Paris, mais c'est sympatique.
— Je trouve que l'automne, c'est la saison du thé… Tu aimes?
— Je préfère le café les soirs de tempête.
— Les gens sortent les soirs de tempête?
— Bien sûr… C'est ce qu'il y a de plus agréable. Tu verras...
— Et les cafés, ils sont ouverts?
— Toujours. Il n'y a que les écoles qui ferment, et encore. Ça n'arrive qu'une fois ou deux par hiver. Ce sont les cafés qui ont inventé l'hiver, pour avoir plus de clientèle. La distribution de l'hiver est réduite, c'est pour ça qu'il n'y en a pas dans le sud.
— C'est dur à croire…
— J'adore sortir lorsqu'il neige à plein ciel. On n'entend que le vent souffler. Il n'y a pas d'éclair ni de tonnerre. C'est comme un orage étouffé. C'est pour ça que la neige qui tombe, c'est apaisant, elle contraste avec la pluie en été. La neige ne fait aucun bruit.
— C'est beau ce que tu dis.
— Tu verras, tout ce silence sur la ville. Tout devient blanc et les bruits sont assourdis.

Le visage de Michelle s'était adouci. Elle s'était allumée une autre cigarette et j'avais une nouvelle fois senti l'odeur du tabac américain. Son geste m'était familier pour une raison que j'ignorais — l'ombre de la compréhension m'avait effleuré l'esprit. J'avais été sur le point de comprendre pourquoi, mais c'était peine perdue. Ma conscience tenait à garder le secret sur Michelle.

Le mystère était demeuré. J'avais été incapable de rappeler le moindre soupçon d'éclaircissement à ma conscience — ça me faisait l'effet d'un sablier qui se vide.

Était-ce la façon qu'elle avait de fumer ou bien l'impatience qui se dégageait de ses gestes?

— J'aime beaucoup l'automne. Les cœurs sont tragiques. C'est

l'approche de l'hiver, avais-je dit d'un ton mi-philosophe, mi rêveur.
— Tu viens d'ici? Trancha-t-elle.
— Sainte-Catherine de la Jacques-Cartier. C'est à 20 minutes de route.
— Tu as un bel accent, toi aussi… Tu étudies quoi?
— La littérature.
— Et toi?
— Français langue seconde. Je veux enseigner le français. Je veux aller en Chine comme enseignante.
— En Chine?
— C'est une idée comme une autre. Je n'aime pas être immobile.

Elle avait l'ailleurs dans son regard, je le voyais bien. J'étais un peu jaloux, par innocence. Ses mots se fondaient aux couleurs du jour, aux feuilles d'automne. C'était peut-être ce qui la faisait détonner dans mon après-midi sans reflets. Je m'étais vu dans ses bras en train de l'embrasser — je savais que c'était dangereux. Ses seins sous son pull beige me donnaient déjà envie, c'était terrible, ça m'a pris d'un seul coup et je lui parlais depuis à peine un instant. Pendant un bref instant, j'ai eu l'impression qu'elle habitait davantage le monde que moi. Elle avait à coup sûr une longueur d'avance. Ce n'était pas la fin des haricots, j'étais heureux de la rencontrer, mais c'était impressionnant, ce petit bout de femme simplement vêtu qui faisait griller quelques cigarettes entre ses lèvres impatientes — comme si elle se moquait de nous. Ses petits airs espiègles m'attiraient. Ils lui donnaient un côté sensuel, attachant, car il se mêlait à son regard innocent. Elle était propulsée par une énergie, par une force que je ne connaissais pas.

Il y avait plus, il y avait beaucoup plus, ça s'enflammait à mon esprit : un flot de lumières et de visions. Elle habitait deux mondes à la fois: le mien et le sien. Elle était riche. Elle semblait détenir des révélations. Plus j'en apprenais sur elle, plus elle m'intriguait. Elle était de passage. L'évidence me frappa sans prévenir. La vie en concentré me faisait face et semblait être sur le point de reprendre la route, de s'envoler. J'aurais voulu être ailleurs, moi aussi, et flirter avec l'inconnu. Elle semblait si fière, si sûre : c'était comme ça.

J'ai ensuite eu marre de penser. Je me perdais dans mes propres réflexions. J'avais trop d'imagination, ça me reprenait. Je ne la connaissais

pas encore et il fallait mieux attendre avant de crier au génie. Je me connaissais impatient de nature, légèrement impulsif, et comme il y avait un moment que j'avais croisé une fille comme Michelle — ce ne s'était, comme on dit, pas trouvé — il était normal, je crois, de me prendre la tête. Le fou rire m'a pris de l'intérieur. J'ai eu de la peine à le retenir : c'était un semblant d'hystérie, une folle envie de vivre comme un feu qui dévore des branches de sapins.

— Les gens sont vivants, ici. Ça se voit dans leurs yeux. J'ai marché dans ta ville cette semaine pour la première fois et je me sentais bien. Tu habites le Vieux-Québec?
— Oui… Comment as-tu deviné?
— C'était plus un souhait... Je ne pourrais pas vivre ailleurs.
— J'habite sur la rue d'Auteuil, près des murs. En face du Parlement…
— C'est là où il y a un bonhomme de neige?
— Oui... le bonhomme Carnaval.
— Le bonhomme Carnaval?
— Le roi de la fête des neiges, en février.
— C'est comme le Mardi Gras à La Nouvelle-Orléans?
— Je ne sais pas…
— À La Nouvelle-Orléans, c'est la grosse fête. La ville devient un immense zoo. Les filles montrent leur seins pour des colliers. Les Américains ne savent pas ce que c'est, la séduction.
— Ici, il fait un peu froid pour ça… mais il y a des concours de sculptures sur glace. C'est beau le soir lorsqu'elles sont illuminées.

Elle s'était allumée une autre cigarette et avait tourné son regard vers les érables en feu. Quelques reflets du soleil s'étaient déposés dans le verre fumé de ses lunettes noires. Je m'étais trouvé chanceux de tomber sur elle. Je ne voulais plus la quitter. Je m'imaginais déjà des équipées avec elle. J'aimais son regard et ses mots. Elle me faisait voir du pays. Je voyais bien qu'on était intéressants tous les deux. La naïveté a ses limites. Il était hors de question de lever les voiles et de la laisser derrière moi.

J'ai eu envie de pleurer. Je ne savais pas ce qui m'arrivait. Cette fille inespérée. Elle ne tombait pas du ciel, j'étais assez mûr pour le comprendre. Elle n'était pas d'ici et ça changeait tout. Elle devait me plaire

pour des raisons que j'ignorais.

Elle me donnait le goût de partir, peu m'importait où.

— Si tu as besoin d'un guide, ça me ferait plaisir de te montrer le coin.
— C'est gentil.
— Il y a de beaux petits cafés, des parcs et des belvédères sympathiques.
— C'est comme si j'étais chez moi pour la première fois et je viens d'arriver. C'est dur àexpliquer. Les gens marchent dehors. Il y a des terrasses... Il y a une belle urgence qui traîne dans l'air. C'est contagieux.
— Ce n'est pas la même chose aux États-Unis?
— À La Nouvelle-Orléans, c'est bien, mais c'est plus artificiel. Ici, ça se voit dans le regard des gens.

Elle était en voyage d'études. L'image me plaisait : j'aurais voulu être à sa place. Elle me faisait envie, encore une fois. J'étais ambitieux et pourtant rien ne pressait. Il n'y avait qu'elle qui savait. Elle attendait et je cherchais. Elle est tombée dans ma vie comme la foudre.

Je suis devenu étranger aux autres et à moi-même.

Je voulais lui plaire.

— Tu m'as dit où se trouvait Le Temporel?
— Sur la rue Couillard, en bas de la côte de la Fabrique… Ils font de bons *festin feta*.
— J'irai faire un tour…

Je ne me suis pas invité. Je me suis dit que ça finirait par se présenter. Je lui ai dit à la semaine prochaine avec le souvenir du baiser sur mes lèvres brûlées par l'air sec.

Je suis monté dans l'autobus avec le souvenir du coton de son bras dans le creux de ma main. Ce court instant me dépossédа. Mon imagination s'était emballée avec le vrombissement du moteur et l'odeur du diesel brûlé, cette odeur familière des gares et des voyages.

Elle me manquait déjà.

Il me semblait que tout tenait à si peu. Elle qui venait de loin. Je voulais homologuer les lois banales de la destinée. Mes amis disaient que je

m'attachais rapidement, que j'avais le cœur généreux, mais on n'attendait pas de réponse de ma part. Son nom chantait dans ma tête. J'étais pris d'assaut par les traits trop doux de ses lèvres. Son visage était une danse. Elle m'avait filé son numéro de téléphone. Il ne fallait pas m'inquiéter : j'étais le premier à être inscrit dans son nouveau carnet d'adresses.

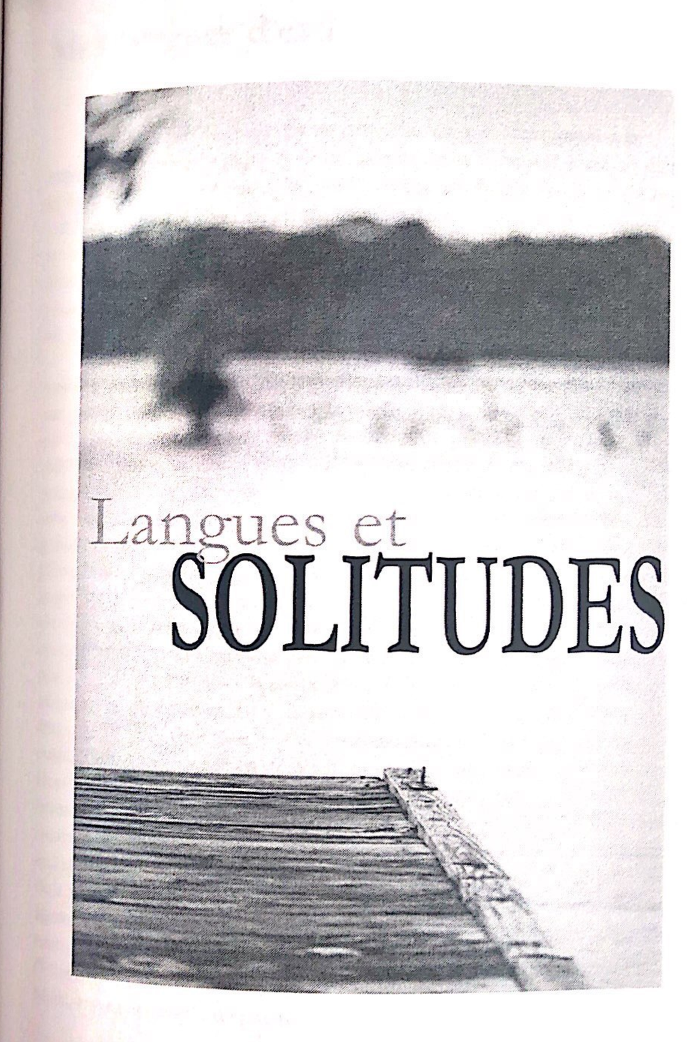
J'ai sillonné le Vieux-Québec avec son image suspendue dans ma mémoire comme un pendentif. Je savais que ce n'était qu'une image. J'essayais de voir ma ville à travers ses yeux. Où habitais-je? Que voyait-elle en moi. Je marchais dans les rues de ma ville comme dans mes artères. Tout participait de moi. Quelque chose me donnait la nausée dès que je tentais de m'extraire du paysage, des murs et des cafés que je voyais par habitude. J'étais intrigué.

Tout semblait si banal, ici, et pourtant ça ne faisait pas sens. Je me rendais compte que ma ville était plus belle pour elle qui venait d'ailleurs.

J'avais beau faire, je me sentais fragile. J'étais rentré à mon appartement de la rue d'Auteuil, près de la rue Saint-Louis, un peu travaillé. J'ai téléphoné H*** pour lui parler de Michelle.

Je me suis assis sur la galerie et j'ai regardé le grand érable perdre ses feuilles au vent.

Christian Hommel



Mes langues d'exil

Ècrivain? Tu es plutôt un nomade. Voyageur infatigable à la recherche de ses pâturages et de ses points d'eau. Voyageur entre les signes et les syllabes. Bohémien de la parole, au sourire d'argile et à la mémoire remplie d'échos. Tu es une feuille blanche. Une feuille noircie par l'encre de tes veines. Tu es le Livre qui annule l'oubli. Le torrent qui porte le souvenir éclaté d'une histoire sans visage. Ton territoire n'a pas de limites. Ta vie non plus. Tu vivras mille ans. Tu vivras les siècles, au-delà des frontières réelles ou imaginaires. La nature et la vérité sont tes seules maîtresses.

Écrivain ! Tu es plutôt un artisan. Comme quelqu'un qui travaillerait le bois ou le fer. Tu travailles les mots. Tel un carreleur qui pose ses petites pièces de marbre; mariant les couleurs, associant les formes pour fixer un fragment de vie, un morceau de soleil ou le rire d'un enfant. Ainsi tu vas sur ta feuille vierge. Tel un carrefour. Tes lettres sont autant de petites pièces, de carreaux, de formes, autant de couleurs, de rêves... Telle une suite d'images, l'une après l'autre, retenues par le ciment de ton intelligence; tu en fais une mosaïque. Peut-être pas la plus belle ni la plus complète, mais la plus étrange, la plus surprenante, la plus réelle. Tes personnages, tes situations, tes idées... sont autant de miroirs pour l'âme d'une vie en déroute. Autant de signes. Autant d'appels au secours. Autant de cris contre l'injustice et l'exploitation. Contre la haine et la misère. Contre l'ennui. Contre le racisme et la mort. Autant de soleils contre la nuit. Par conséquent, tu dois parler. Tu dois dire toutes les haines et toutes les souffrances. Tu dois dire tous les chemins encombrés. Toutes les mémoires en ruines. Tous les visages en décomposition. Toutes les mains privées de liberté. Tous les délires persécutés. Toutes les fleurs et tous les oiseaux assassinés. L'écume prisonnière de la folie et de la violence. Tu dois dire le matin de tous ceux qui n'ont rien dans les yeux, la nuit de tous ceux qui enferment des rêves un peu trop grands pour leur corps douloureux. Tu dois dire le silence des lèvres habitées par la peur. Tu dois dire la différence des plaies. Les barbelés qui traversent les rires. Les cœurs qui saignent. Les corps qui tombent. L'horreur de toutes les guerres qui blessent l'Histoire. La dérision du monde. Le massacre de la vie. Tu dois dire... Mais, est-ce si simple de parler ?

La beauté est relative, dit-on. L'écriture aussi. On ne peut l'admirer que comme une toile. L'apprécier comme une symphonie. Les comptes viendront après. Tes mots sont tes outils de travail. La langue est ton matériau. Comme un menuisier, tu scies, tu rabotes, tu sculptes, tu ponces, tu vernis... Et de la langue de bois, tu fais un objet précieux, un meuble rare; comme une étoile ou un poème. Dépositaire de l'art et de la beauté, tu vas à la recherche de la vérité. À la recherche de l'aube nouvelle et de l'arbre. À la recherche de toi-même.

Tu es le territoire de la blessure. Et tu t'exposes à la flamme, à l'insulte, à la déchirure, à la honte pour revendiquer le printemps et l'espoir. L'espérance habite ton cœur meurtri, et telle une eau douce, tu caresses le chant interrompu de la terre. Tant que ta parole sera pure, tu donneras des ailes à l'horizon. Tel un artisan...

Mais on ne demande jamais à l'artisan l'origine des matériaux qu'il utilise pour confectionner ses objets. Seule compte la beauté de la création. L'assoiffé ne cherche pas l'origine de l'eau qui le désaltère, et l'homme talonné par la faim et la misère ignore la poignée de mains bleues tracée sur son sac de farine. Jamais devant une toile, on ne cherche à connaître l'origine des produits utilisés pour peindre un visage, un site ou un paysage. On ne se soucie guère non plus de l'angoisse et de la peine du créateur.

À toi si. On te demande des comptes. Toujours. Sur tout. On n'interroge jamais ta misère devant ta feuille blanche, devant ton texte désarticulé. Ta solitude devant le destin de tes mots. Ta panique devant ton texte fini. L'affolement d'avant et d'après. La peur blanche qui habite ta poitrine offerte au jugement des autres. Ta poitrine nue. Et l'on n'arrête pas de te juger. Sur la tendresse. Sur le rêve. Sur les fantasmes. Sur le rire. Sur la liberté. Sur le sexe. Sur le corps des jeunes filles. Sur l'accord des verbes. Sur l'absence. Sur la mort... On te juge. Et on veut rompre ta parole. Mais tu n'es plus qu'un cri. Une parole éparpillée dans l'esprit de tout un chacun. Tu as appris à être ta propre écriture. Tu as appris la tolérance. Écrire, c'est aussi ça: être tolérant. Ceux qui ne sont pas habités par le démon de l'écriture ne peuvent pas pardonner. Leurs mains sont d'argiles et leur mémoire pue le venin et la cendre.

Tu es seul. Mais ton chant confisqué veille sur le destin des enfants. Tu es le père de tous les enfants. Une étoile suspendue à un fil sur la tombe de chaque rêve de chaque rire interdits... Tu es la forêt cachée par le roseau. La mer peut te prendre dans ses flots, t'enrouler dans ses vagues,

te rouler dans son corps... mais ne lui demande pas de te comprendre, ni de partager ton angoisse devant l'immensité de cette feuille bleue qui te menace, qui te nargue, qui te froisse de sa propreté. Et des vagues se dessinent dans ton regard absent. Souvent, pour te venger d'elle, tu écris dessus des mots grossiers. Tu dessines des formes bizarres. Tu traces des choses étranges. Et tu te donnes l'illusion que tu maîtrises la parole. Tu mens. Tu joues à te mentir, et à mentir à cette feuille qui n'est plus dupe de ta faiblesse, de ta peine à écrire une phrase sensée. Les ratures et la laideur s'accumulent. Et la feuille arrête soudain de te défier. Elle a pitié de toi. Cela ne veut pas dire que tu manques de talent. Tu réalises à ce moment que l'écriture ne peut être un produit sur commande. Il ne te reste alors que la patience. De deux choses l'une. Ou tu te suicides sur le champ, ou tu froisses cette feuille inutile et tu vas te coucher ou te promener. Tu n'as pas d'autres alternatives. Le suicide ? C'est continuer à t'entêter devant cette feuille têtue. Poursuivre l'ombre d'un discours menteur et hypocrite.

Tu ne réussis que ce que tu aimes très fort. Ce que tu ressens au plus profond de toi. Tes propres viscères. Tes larmes silencieuses roulent sur le sable ingrat. Personne ne soupçonne la douleur profonde qui habite ton être. La blessure que le temps n'arrive pas à cicatriser. Ni ce rêve bleu que tu n~arrives pas à apprivoiser. Tu es u~ne mémoire pour le malheur des hommes.

Les passants te dévisagent. Quelques-uns te montrent du doigt. Les jours passent. Les nuages s'accumulent sur ta tête blanchie par des questions sans destin. Qui es-tu ? D'où viens-tu? Pourquoi écris-tu? Pourquoi dans cette langue et pas dans l' « Autre » ? Tes langues d'exil.

Quelle langue ? Ils ne savent pas que tu écris dans Ta langue. Celle-là ou une autre, c'est toujours ta patrie. Tu es la langue que tu utilises. Mais tu n'es point son esclave. Tu n'es point son objet, ni sa fin. Tu n'es point un bourreau quand tu empruntes la hache de celui-ci pour couper du bois ! La langue n'appartient à personne. Elle n'a pas de frontières. La langue appartient à celui qui s'en sert. L'enfant que tu adoptes n'est pas ton fils. Il est de toutes les nationalités. Car n'importe qui aurait pu l'adopter à ta place. Il n'est pas de ta race. Et pourtant, tu l'aimes comme s'il était ton fils. Tu as toujours besoin de lui pour confirmer la différence. Et les barrières tombent en décrépitude devant cette lumière qui vous unit. Toi et lui. Différents mais semblables à la fois. Vous n'êtes plus qu'une même voix dans un corps différent. Vous êtes un. Tu es lui. Mais lui, qui est-il ? Quelle est Sa langue ? Sa langue ! C'est toi ! Puis l'« Autre » bien sûr. Celui

qui l'a mis au monde. Celui qui l'a abandonné pour te donner le privilège de lui apprendre ta langue. Tu lui parles. Et il t'écoute. Mais au loin, poussent ses racines qui le rejoignent à chaque pas. A chaque souffle. Dans chaque regard. Dans chaque rêve. Tu es, comme lui orphelin d'une langue. Celle que tu parles. Puis toutes celles que tu ne parles pas. Orphelin de la langue dans laquelle tu écris. Puis celle dans laquelle tu penses. Tu es le jour et la nuit. Tu es l'envers possible de la nuit. Tu es l'envers possible de la lumière. Tu es l'endroit possible de toutes les contradictions. Mais pour écrire une langue, pour écrire dans une langue, il est nécessaire de l'aimer pour lui faire dire toutes les passions, toutes les angoisses, tous les gémissements, tous les soleils, toutes les mémoires... Pour adopter un enfant; il faut l'aimer d'abord. Au-delà de toute différence. Il faut le vouloir. L'accepter tel qu'il est. Il faut être disposé à se confondre avec la dune. Il faut savoir être tolérant. Contre la peur. Contre la fatalité. Contre la laideur.

Tel un artisan; tu vas dans ta solitude. Avec tes petites pièces de marbre, avec tes petits mots qui coulent en paroles pour désaltérer la soif de ceux qui t'écoutent, qui t'aiment. Ton discours traverse toutes les mémoires, toutes les lumières, toutes les grandeurs et toutes les faiblesses réunies. Qu'importe finalement la couleur de tes mots. Seuls leur poids compte. Seule la forme que tu leur donnes a de l'importance. Seule compte l'ivresse de tes lettres placées l'une à côté de l'autre comme autant de petites pièces en marbre. Tes mots, des couleurs. Des corps habités par le chant des rivières. La nuit n'a pas d'importance. Ta mémoire échappe aux rides des siècles; accrochée à ton rêve immense: l'espoir d'un jour meilleur!

Abdelhak Serhane

Table des auteurs

Feuxfollets

revue de création littéraire

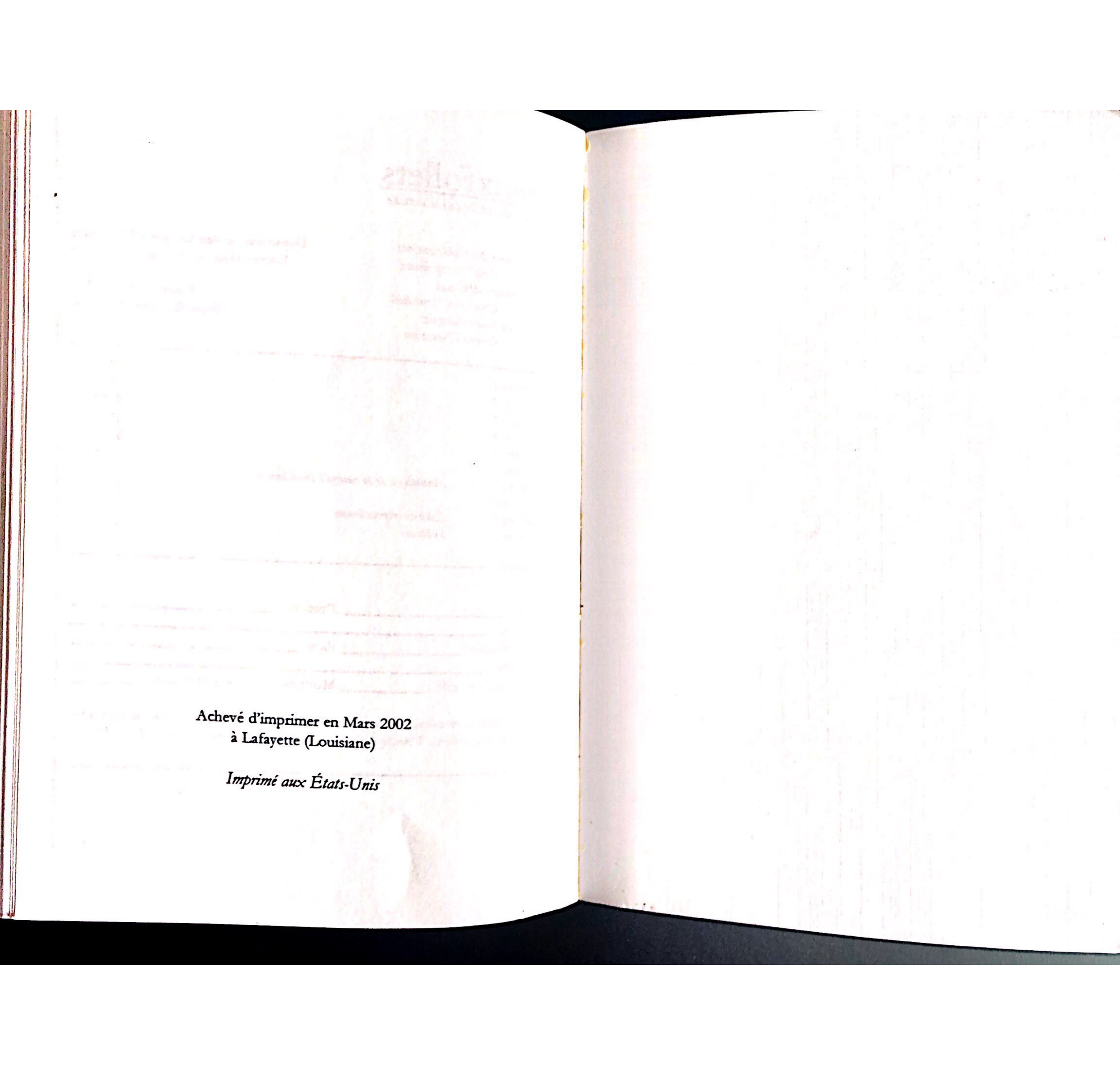
Directeur de publication
Erik Charpentier
Directeur éditorial
Christian Hommel
Traiteur linguistique
David Cheramie

Département des Langues Modernes
Université de la Louisiane à Lafayette
P. O. Box 43331
Lafayette, LA 70504
feuxfollets@louisiana.edu

Numéro 1		$10.00
Numéro 2		$10.00
Numéro 3		$10.00
Numéro 4		$10.00
Numéro 5		$10.00
Numéro 6		$10.00
Numéro 7	*Anthologie de la nouvelle louisianaise*	$20.00
Numéro 8		$10.00
Numéro 9	*Édition internationale*	$10.00
Numéro X	*Solitudes*	$15.00

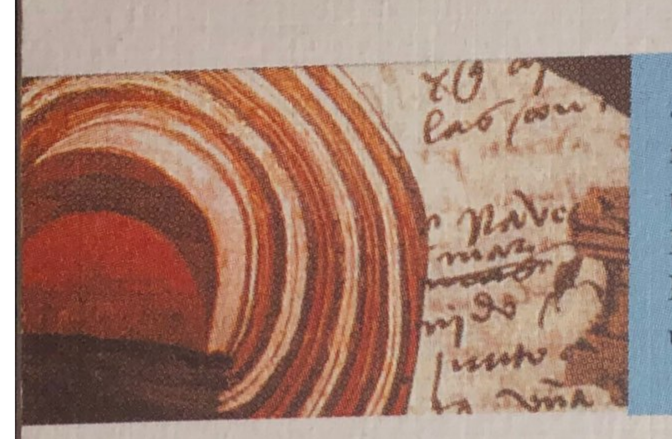
Nom : __________ Prénom : __________
Adresse : __________
Code postale : __________ Pays : __________
Courriel : __________
Numéro demandé : __________ Montant total : + $ 3.00 (*poste*)= __________

Prière de régler votre commande par chèque (États-Unis) ou mandat poste (en devise américaine) au nom de Feuxfollets. *Veuillez inclure à votre commande des frais postaux de $3.00 US.*



Achevé d'imprimer en Mars 2002
à Lafayette (Louisiane)

Imprimé aux États-Unis



Solitudes est un recueil composé de poèmes et de nouvelles sur la solitude de l'être face au ciel trop bleu les matins de déconfiture.
Le recueil est dédié au poète et peintre Étienne Dugas qui a quitté notre petit bayou bétonné pour un vol qui ne craint pas les pires ratés de l'air.

Jean Arceneaux
Isabelle Asselin
Erik Charpentier
David Cheramie
Deborah J. Clifton
Étienne Dugas
Christian Hommel
Kirby Jambon
Georgette Leblanc
André Melançon
Nicolas Moreau
Hugues Morin
Zachary Richard
Abdelhak Serhane
Frédérique Triphon
May Waggoner